rendit possible l'élection de censeurs plébéiens (... *tertiam ut alter utique ex plebe censor crearetur*) 8, 12, 16 lèvent tout doute. Dans tous ces textes *utique* est adverbe (cf. au demeurant WEISSENBORN-MÜLLER et C. KRAUS, *Livy Ab urbe condita, Book VI, ad loc.*) et correspond au πάντως qui, chez Diodore (12, 25, 3), figure dans le libellé de l'accord aux termes duquel, au lendemain du décemvirat (443 dans la chronologie de la *Bibliothèque historique*), la plèbe se serait vu reconnaître le droit de fournir chaque année un consul (... καὶ τὸν ἕνα πάντως ἐκ τοῦ πλήθους καθίσταναι...), sinon les deux. Bref, dans ces trois passages de Tite-Live, *utique* signifie « au moins » et dans le premier, du *ne* initial, on tirera le *ut* nécessaire à la dernière subordonnée.

Ne boudons pas pour autant notre plaisir : ces deux volumes commandent le respect.

Jean-Claude RICHARD.

Éditions diverses.

LUCRETIUS, *De rerum natura* III, edited with an Introduction, Text, Translation & Commentary by P. MICHAEL BROWN : Warminster, Aris & Phillips Ltd, 1997, 234 pages.

Cette édition séparée du chant III constitue le troisième volume consacré au *De rerum natura* dans la collection éditée chez Aris et Phillips, où figurent déjà les éditions des chants IV et VI. Ce volume, qui s'adresse surtout à des étudiants, se signale par un souci de clarté et de simplicité, qui n'exclut cependant ni la précision ni l'érudition. Le lecteur peut y trouver l'essentiel de ce qui est nécessaire à la compréhension du chant III.

P. MICHAEL BROWN, qui est également l'éditeur du chant I (Bristol Classical Press, 1984), présente d'abord dans l'introduction — en partie reprise de la précédente édition — le poème, le poète et la philosophie épicurienne. Il y étudie ensuite de manière plus approfondie la spécificité du chant III, notamment à travers la conception épicurienne de l'âme et les principaux aspects de la poétique lucrétienne (sections IV et V).

La bibliographie est sans doute l'élément le plus critiquable : trop ou trop peu sélective, elle fait une large place aux différentes éditions anciennes du *De rerum natura*, qui sont d'un intérêt modéré pour un non-spécialiste et ne fait pas référence à celle, pourtant récente et fort complète, de J. KANY-TURPIN (Aubier, 1994). En ce qui concerne la littérature critique, les auteurs cités sont presque exclusivement anglo-saxons. Ainsi, on peut s'étonner de ne pas voir figurer l'ouvrage de J. SALEM, *Lucrèce et l'éthique*, (Paris, Vrin, 1990) ainsi que certains articles précisément consacrés au chant III, comme celui de C. RAMBAUX, « La logique de l'argumentation dans le *De rerum natura*, III, 830-1094 » (*R.É.L.* 58, 1980) ou celui de G. B. CONTE, « Il trionfo della morte e la galleria dei grandi trapassati in Lucrezio III, 1024-1053 » (*S.I.F.C.* 37, 1965, p. 114-132). Il n'aurait pas non plus été inutile d'indiquer quelques éditions de la *Lettre à Ménécée*. Le volume comporte trois *indices* : *index* des mots latins, *index* des mots grecs et *index* général, concernant à la fois les notions philosophiques, les noms, la grammaire et la stylistique. Même s'il revêt quelque peu la forme d'un fourre-tout, ce dernier *index* (p. 230) est très précieux, notamment en ce qui concerne l'analyse des procédés poétiques mis en œuvre par Lucrèce.

Le texte adopté est dans l'ensemble conforme à celui de l'édition réalisée par C. BAILEY (Oxford, 1947), sauf dans quelques cas toujours commentés et justifiés.

Certains choix peuvent bien entendu être discutés. Ainsi, selon la correction suggérée par LACHMANN, suivi par BERNAYS et MUNRO, les vers 690-694 sont placés après le vers 685, correction qui ne se justifie pas dans la mesure où elle brise la progression du raisonnement. Mais il ne s'agit que d'un détail qui ne remet pas en cause la qualité de l'édition. En revanche, il est fort gênant que les divers ajouts et corrections proposés ne soient pas signalés dans le texte latin par les signes conventionnels, même si l'on comprend qu'un souci pédagogique explique cette lacune.

Une même volonté de simplification parcourt la traduction, qui se veut aussi littérale que possible — objectif qui semble atteint, du moins autant que nous puissions en juger. P. M. BROWN tente de clarifier la terminologie lucrétienne en matière de psychologie. Il adopte trois substantifs auxquels il se tient tout au long de sa traduction, quels que soient les termes — *mens, animus* ou *anima* — employés par Lucrèce (cf. introduction p. 9-11) : lorsque Lucrèce évoque l'esprit au sens technique, siège de la conscience et de l'intellect, il traduit par *mind*; pour traduire *anima*, l'âme au sens technique, celle qui est répartie dans tout le corps, par opposition à l'esprit, qui est localisé dans la poitrine, il emploie le terme *spirit* et pour l'ensemble du composé *animus* + *anima*, il utilise le terme *soul*. Nous ne discuterons bien évidemment pas le choix — d'ailleurs clairement justifié — des substantifs anglais. En revanche, il semble quelque peu risqué pour un traducteur d'adopter une rigueur qui en l'occurrence est absente chez Lucrèce. Si la distinction entre les parties de l'âme s'impose à titre explicatif dans le commentaire, la complexité, voire même l'ambiguïté du texte lucrétien, nous semblent devoir être conservées dans la traduction, d'autant que le choix des termes induit nécessairement une interprétation. Ainsi aux vers 625 et 687, *anima* est traduit par *spirit*, alors que Lucrèce évoque probablement l'ensemble du composé âme-esprit et qu'en outre leurs compositions respectives sont identiques.

Le commentaire a le mérite d'être fort détaillé et fort éclairant. L'auteur y réalise le triple objectif qu'il s'était fixé :

- Clarifier la conception lucrétienne de l'âme et de ses parties dont la terminologie latine ne rend pas toujours compte (cf. p. 104-143).
- Mettre en évidence le sens du discours lucrétien, qui vise à réconcilier le lecteur avec la perspective de la mort (cf. p. 190-222).
- Rendre justice à la poésie en analysant ses caractéristiques littéraires et artistiques.

Signalons néanmoins une erreur matérielle : si les différentes preuves concernant le caractère mortel de l'âme sont très précisément distinguées, numérotées et commentées, le numéro 22 est attribué à deux preuves différentes (p. 185 et 186).

Malgré quelques réserves ayant trait à la forme plus qu'au fond, cette édition constitue donc au total un travail très utile, dont il faut savoir gré à P. M. BROWN. En rendant accessible le « message universel » du chant III, malgré les difficultés inhérentes au texte et à la conception épicurienne de l'âme, il a fait œuvre de traducteur, au sens lucrétien du terme. Nous attendons maintenant avec impatience l'édition des livres manquants !

Sabine LUCIANI

Gaio SALLUSTIO CRISPO, La Congiura di Catilina, introduzione, traduzione e commento a cura di Giovanni GARBUGINO (Studi latini, 32) : Napoli, Loffredo, 1998, 251 pages.

L'important enrichissement, ces dernières années, de la bibliographie sallustienne, a conduit G. GARBUGINO à fournir aux lecteurs italiens une édition com-

mentée scientifique du *De Catilinae coniuratione*, mise à jour à partir des derniers travaux sur l'œuvre et sur son auteur. Dans son introduction, il fait le point sur les problèmes littéraires; l'on assiste, observe-t-il, à la naissance d'un genre nouveau, dont les principes sont, à partir des observations théoriques de l'époque hellénistique, repris et repensés dans les traités cicéroniens, *De oratore* et *De legibus*, pour aboutir à la définition d'une monographie historique à caractère biographique, avec *exornatio* rhétorique et péripéties dramatiques, énoncée dans la fameuse lettre de Cicéron à Lucceius (*Ad Fam.* V, 12). Rappelant l'influence de l'historiographie grecque, et particulièrement de Thucydide, mais aussi, du côté latin, de Caton et de Sisenna, il souligne la volonté de Salluste de refondre le genre historiographique romain à partir du modèle thucydidéen; mais il rappelle aussi tout ce qu'il doit à l'épopée. Ce qui caractérise le genre tel qu'il est pratiqué par Salluste, c'est l'implication du narrateur à l'égard des problèmes sociaux et moraux de son temps. Dans un deuxième chapitre, G. GARBUGINO nous présente une assez brève notice sur la biographie de l'historien et sur ses œuvres; il ne croit pas à l'authenticité de l'*Inuectiua in Ciceronem* ni à celle des deux *Epistulae ad Caesarem*, et se rallie sur ce point à l'hypothèse avancée par L. CANFORA d'un pastiche rédigé par un C. Sallustius Crispus, rhéteur contemporain de Symmaque. Il rappelle enfin les données essentielles en ce qui concerne la transmission du texte : l'existence de deux grandes classes de manuscrits, les *mutili*, les *integri* plus récents; le cas particulier du manuscrit *V* (Vaticanus latinus 3864) qui conserve le texte des *Epistulae ad Caesarem* ainsi que des *Epistulae et Orationes ex Historiis excerptae*.

Viennent ensuite en vis-à-vis le texte latin de la monographie et sa traduction italienne, mais sans apparat critique. G. GARBUGINO fait principalement référence à l'édition de Leighton D. REYNOLDS, Oxford, Clar. Pr., 1991. Il ne peut apporter grand chose de nouveau à la connaissance d'un texte déjà bien établi. Remarquons simplement qu'il a un peu plus que d'autres éditeurs tendance à faire confiance à la tradition indirecte; par exemple, il adopte en 31, 3, *omnia <omni rumore> pauere, <adripere omnia>* qui nous est transmis par Fronton; en 59, 5, il substitue à *tumultus, tumulti*, texte de Nonius, 489, 34; en 43, 1, il corrige en *ex agro Faesulano*, d'après l'édition de L. PARETI (Florence, 1935), *in agrum Faesulanum* qui présente des difficultés d'interprétation. Au total, peu de chose.

Précédé d'une copieuse bibliographie, le commentaire est riche et, dans l'ensemble, répond bien à toutes les questions que suscite le texte de Salluste. Nombreuses sont les références aux textes grecs et latins correspondants, ainsi que les observations historiques, littéraires, linguistiques et grammaticales; on peut signaler tout particulièrement de bons développements sur *gloria, uirtus* et *fortuna* (p. 145), *ambitio* et *auaritia* (p. 164-166), *popularis* (p. 187), *plebs* (p. 199), *mansuetudo* et *misericordia* (p. 231 et 237); on eût souhaité toutefois qu'à propos de *uastus animus* (5, 5) soit signalé sur la question l'article de J. HEURGON, dans *B.A.G.B.* 7, 1949, p. 79-81. On regrettera peut-être aussi que les aspects stylistiques, si importants dans l'œuvre de l'historien ne soient pas toujours abordés de façon aussi complète qu'on pourrait le souhaiter. Mais, au total, l'ouvrage de G. GARBUGINO constitue un très utile apport à la connaissance de la monographie de Salluste.

J. HELLEGOUARC'H.

VALERIUS MAXIMUS, *Memorable deeds ans saying*, book 1, translated with introduction and commentary by D. WARDLE : Oxford, Clarendon Press, 1998, IX et 301 pages.

On ne saurait trop recommander à ceux qui veulent mieux saisir le sens et l'intérêt de l'œuvre de Valère Maxime ou encore lui demander de les aider dans leur

recherche d'une documentation, de recourir à cette traduction et surtout au commentaire si riche qui la suit. On doit cependant signaler tout de suite deux inconvénients de cet ouvrage. La traduction n'y est pas accompagnée du texte latin, ce qui impose à peu près toujours le recours à un autre volume. D'autre part aussi bien la « translation » que le « commentary » ne sont jamais accompagnés d'un titre courant qui permettrait de trouver rapidement le passage pour lequel on a besoin de l'aide que ce beau travail peut fournir. Si la gêne est diminuée dans la « translation » par la présence de la référence, en caractères gras, qui précède chaque fois le passage, ce même repère typographique est employé dans le « commentary » aussi bien de la même façon que pour marquer la référence ou la citation d'un passage destiné à soutenir ce commentaire. Et cette partie du travail occupe 227 pages.

On ne peut pas juger avec certitude et précision la traduction proposée ici, quand on n'est pas anglophone. Mais on peut assurer qu'elle a de la valeur et beaucoup d'intérêt, sans oublier pourtant la marge d'interprétation que renferment un texte aussi riche et un style aussi souvent recherché que ceux de Valère Maxime. Ainsi à 1, 6, 8 (p. 198), D. WARDLE choisit pour traduire *parum considerato* le sens très possible de « a man of little note ». Mais cette épithète qualifie l'homme dont on souligne juste après *temeritatem*, tout comme est redoublée la mention des traits prêtés à Gracchus, avec *grauissimi* et *nec... consilio* : nous avons préféré dans notre édition de la Collection des Universités de France le sens actif de « réfléchi ».

Cependant l'apport essentiel de ce travail est dans le commentaire si riche et si sûr qui accompagne cette traduction et permet souvent de la juger et de l'enrichir. On serait presque tenté de le trouver surabondant ou tout au moins trop souvent orienté vers une érudition qui ne profite pas toujours à la pénétration de la lecture ou à l'enrichissement de la réaction qu'elle éveille chez le lecteur. À 1, 5, *ext.* 2 (p. 182) le commentaire rapproche l'attitude des habitants d'Épidamne de celles que trois autres cités grecques ont adoptée dans des circonstances proches, sans autre rapport avec l'épisode. Et ailleurs on peut s'étonner qu'il manque des références, surtout quand elles sont internes à l'œuvre. À 1, 1, *ext.* 3 (p. 129) D. WARDLE ne signale pas que la femme de Denys de Syracuse originaire de Locres est nommée à 9, 13, *ext.* 4 ni que « la conduite honteuse » de son fils (cf. p. 131) est décrite à 6, 9, *ext.* 6, tandis qu'il commente longuement la « vengeance divine » qui se manifeste ainsi. À 1, 7, 5 (p. 226, § 3) Marius est présenté comme conviant Cicéron à venir le rejoindre près des licteurs qui l'entourent, ce qui était interdit par le règlement : la référence faite ici à 2, 2, 4 est exacte à ce point de vue. Mais le texte dit que Marius a confié Cicéron à celui de ses licteurs « qui était le plus proche de lui pour qu'il l'amenât au monument qui portait son nom », mission normale cette fois. D. WARDLE ne s'étonne pas que Valère Maxime n'ait jamais parlé du rôle de Tibère dans le retour des enseignes perdues par Crassus à Carrhes (1, 6, 11, p. 204) et ne signale pas qu'il attribue plus loin (6, 9, 9) à Publius Ventidius la revanche sur les Parthes que la propagande impériale a si souvent exaltée.

L'ampleur du champ couvert par l'œuvre de Valère Maxime, dans le domaine historique comme géographique et institutionnel, explique et excuse facilement de telles insuffisances, même si elles découlent parfois de l'orientation donnée au commentaire, qui risque de se laisser éloigner de l'intérêt essentiel du texte pour s'appesantir sur des aspects qui ne lui apportent que peu de choses. Mais ce commentaire sait aussi parfois, peut-être trop peu souvent, comme l'ont fait tant d'éditeurs de cette œuvre, s'intéresser au travail même de l'écrivain. À 1, 6, 4 (p. 190) il attire l'attention sur la pertinence de *potentia* employé pour désigner le pouvoir de Sylla, en se référant à 2, 8, 7 et 7, 5, 5 ; il aurait été intéressant de signaler que ce mot figure quatre fois dans trois *exempla* qui se suivent (6, 2, 6 ; 6, 2, 7 ; 6, 2, 9) pour critiquer Pompée, l'adversaire de Sylla, et qu'il désigne (1, 1, 9) la « puissance

divine » à laquelle les magistrats soumettent leurs *imperia*. Il y a d'autres insuffisances du même genre, mais moins gênantes pour l'utilisateur du commentaire, quand il présente des listes de références incomplètes sans signaler qu'elles ne servent qu'à illustrer ou soutenir un propos parfois peu important, ainsi l'emploi de *alienigenus* (1, 5, *ext.* 1 ; cf. p. 180, où il faut corriger l'erreur d'impression *aliegenus*) ou de *domesticus* (1, 6, *ext.* 1, p. 212) pour annoncer un *externum exemplum*.

De telles remarques ne sont mentionnées ici que pour inviter le lecteur à consacrer son attention la plus scrupuleuse à la lecture de cet ouvrage, pour qu'il soit sûr d'en tirer tout le profit qui l'y attend.

R. COMBÈS.

PETRONIUS, *Cena Trimalchionis, A New Critical Edition* by Jan ÖBERG (Acta Universitatis Stockholmensis, Acta Latina Stockholmensia XLII) : Stockholm, Almqvist & Wiksell International, 1999, 58 pages.

Rendant compte ici même (*R.É.L.* 76, p. 301-302), de l'édition du *Satyricon* procurée en 1995 dans le *Corpus scriptorum Latinorum Paravianum*, Jean Christian DUMONT faisait observer, non sans raison, que le texte de Pétrone a fait l'objet de tant de corrections et de conjectures que « le travail d'un éditeur, aujourd'hui, consiste pour l'essentiel à choisir entre les conjectures de son prédécesseur ». Tel n'est pas, apparemment, l'avis de Jan ÖBERG qui, bien qu'étant plutôt spécialiste de latin médiéval, a eu l'occasion de consacrer à la *Cena* un séminaire de troisième cycle d'où est issue la présente édition — laquelle ne compte pas moins de soixante-huit conjectures nouvelles !

Il ne saurait évidemment être question de les passer en revue et de les discuter dans le cadre d'un compte rendu (c'est tout un article qu'il y faudrait). Disons simplement que, si les trésors d'ingéniosité déployés par l'éditeur (qui parfois prend aussi en compte quelques suggestions présentées par ses étudiants ainsi que par son épouse) méritent d'être salués avec une certaine admiration, beaucoup de ces conjectures originales ne s'imposent pas avec la force de l'évidence. Ainsi en est-il, en 29, 3, de *machinam* pour *romam* de *H* (accepté par ERNOUT, parfois corrigé en *coloniam* ou en *moenia*) ; en 34, 3, de *analecta ocius* pour *lecticarius* de *HL*, qui ne fait guère problème ; en 39, 4, de *paradixin* pour *praxim* de *H* (même observation) ; en 45, 9, de *supplicias* au lieu de *Glyco* redoublé dans *H* (redoublement accepté par tous les éditeurs) ; en 47, 5, de l'addition, tout à fait inutile, de *umquam* devant *uetui* ; en 54, 5, du remplacement par *uiolatum* de *liberatum* donné par *H*, effectivement impossible pour le sens, mais déjà valablement corrigé soit en *uulneratum* soit en *uerberatum* ; en 55, 3, de la correction de *fit* en *accidit istud*, ingénieusement conjecturé pour former un hexamètre, mais sans que soit expliqué le mécanisme de cette faute peu vraisemblable ; en 68, 7, de la correction de *circulatores* en *gingrinatores* (= *tibicines*), astucieuse mais paléographiquement peu plausible ; en 77, 7, de celle de *uicinam (regionem)*, fort acceptable, et du reste maintenu par tous les éditeurs, en *uniuersam* ; etc., etc. Bref, on sent que Jan ÖBERG s'est bien amusé en bricolant ainsi, après tant d'autres, le texte de Pétrone, et l'on ne saurait le lui reprocher ; mais il n'est pas sûr que celui qu'il nous a ainsi procuré soit réellement meilleur que celui des éditions les plus récentes.

Il arrive cependant, ici et là, qu'on soit tenté de lui donner raison : ainsi en 41, 9, où *inuitare conuiuas in sermones* est une correction paléographiquement et syntaxiquement satisfaisante du *inuitare conuiuarum sermones* de *H* ; en 52, 9, où le fameux et énigmatique *madeia perimadeia* de *H* est astucieusement corrigé en *madeo, eia ! permade, eia !*, qui constitue un vers anacréontique de signification bac-

chique ; en 59, 4, où ⟨*sane miratus sum nam*⟩ comble valablement la lacune signalée par les éditeurs après *mensam* (l'omission s'expliquant bien par un « saut du même au même »).

Reste un point qui mérite d'être mentionné, dans la mesure où il s'agit non d'une conjecture, mais au contraire d'un choix hyperconservateur. Il s'agit de la phrase de 77, 4 où Trimalchion, parlant de sa demeure, déclare, selon le manuscrit : *ut scitis, cusuc erat, nunc templum est*, et où le mystérieux *cusuc* a été corrigé tantôt en *casa*, tantôt en *casula*, tantôt en *casa adhuc*, tantôt en *casa tunc* ; or Jan ÖBERG, à la suite de SEDGWICK dans la *Classical Review*, 1925, p. 117, le maintient, en le rapprochant soit du mot persan *kushk*, soit de son dérivé turc *kiöshk* (d'où provient le français « kiosque »), désignant un « pavillon » ; c'est ingénieux, assurément, et évite de supposer une faute dont le mécanisme n'apparaît guère — mais il faut avouer qu'on ne voit vraiment pas pourquoi un mot d'origine turco-persane, non attesté par ailleurs ni en latin ni en grec, et peu plausible dans le sabir des affranchis campés par Pétrone, apparaîtrait brusquement dans la bouche de Trimalchion !

Signalons que l'apparat critique, très clair, n'est pas présenté, selon la manière traditionnelle, par chapitres et paragraphes, mais sous forme de notes avec appels de note dans le texte. Il n'y en a pas moins de 725, ce qui donne une idée précise de l'importance des problèmes textuels que pose la *Cena Trimalchionis*. La plupart des conjectures dues aux éditeurs et aux *emendatores* y sont prises en compte ; on regrettera néanmoins, comme l'avait fait J. C. DUMONT à propos de l'édition dont il rendait compte, que le toujours utile commentaire de P. PERROCHAT soit passé sous silence par l'éditeur : pourquoi cet ostracisme persistant ? Signalons enfin que le livre comporte un *index nominum* et un *index verborum notabiliorum*, dont on saura gré à son auteur.

René MARTIN.

LUCAIN, *La Guerre civile (VI, 333-X, 546)*, introduction, texte et traduction rythmée, notes, par Jean SOUBIRAN : Toulouse, Éditions universitaires du Sud, 1998, 289 pages.

Notre pays manque, on le sait, d'une édition scientifique vraiment satisfaisante du *Bellum ciuile* de Lucain ; celle de A. BOURGERY-M. PONCHONT dans la collection G. Budé (C.U.F.), qui remonte à 1927-1930, est obsolète sur bien des points en dépit des améliorations méritoires que s'est efforcé récemment (1993) d'y apporter P. JAL. J. SOUBIRAN nous présente un ouvrage susceptible de remédier à ces insuffisances ; toutefois, pour parodier une formule célèbre, ce volume a toutes les apparences d'un « Budé », mais ce n'est pas un « Budé ». La disposition est dans l'ensemble la même : introduction copieuse et précise, texte et traduction en vis-à-vis, large appareil de notes explicatives. Cependant l'auteur manifeste sa volonté de s'adresser, non aux utilisateurs habituels des volumes de la C.U.F., mais aux « latinistes non confirmés » (p. 33) ; il en résulte un certain nombre de traits particuliers qui donnent à cette édition son originalité.

L'introduction constitue une mise au point tout à fait remarquable sur le poète et sur son œuvre. Après un rappel historique et biographique, J. SOUBIRAN donne une analyse très détaillée du poème, fait une revue succinte des sources possibles, caractérise les personnages principaux, Pompée, César, Caton, et précise leurs rôles respectifs. Il définit la conception épique de l'œuvre et son rapport avec la tradition virgilienne ; il pense qu'elle devait comporter douze livres correspondant aux douze chants de l'*Énéide* et s'achever sur le suicide de Caton et la mort des autres chefs

pompéiens, ce qui le conduit à considérer que le texte que nous possédons est inachevé. Mais le *Bellum ciuile* présente aussi ses caractères spécifiques : une épopée historique à sujet romain, en quoi le poète se rattache à Naevius, Ennius, Accius ; il rejette le merveilleux et compense cela par la présence des sciences de la nature, conformément au rôle que jouent à Rome depuis l'époque d'Auguste la littérature scientifique et technique, et plus particulièrement l'astronomie et l'astrologie. Sans entrer dans le détail de toute une étude stylistique, J. SOUBIRAN consacre cependant une place importante à des remarques de cet ordre ; il se livre à d'intéressantes considérations sur le vocabulaire ; il souligne que le ton est plus oratoire que narratif ; il donne p. 34-35 un florilège de *sententiae* extraites du texte du *Bellum ciuile*. Cet aspect de l'ouvrage est complété par de nombreuses notes centrées surtout sur les divers aspects techniques du poème : notes sur l'astronomie (VIII, 170-183, p. 203-204), sur la navigation et la pratique de la voile (VIII, 181-199, p. 204), sur des questions géographiques (IX, 36 sq., p. 225-226), sur les signes du Zodiaque et la connaissance qu'en a Lucain (IX, 533-537, p. 238), sur les éclipses de lune (IX, 693-695, p. 246 sq.), sur diverses thèmes mythologiques (*passim*), sur les serpents (IX, 587-937) auxquels est consacré un très long développement (p. 242-255). Elles sont en général sobres et denses, parfois cependant un peu trop succinctes, voire quelque peu énigmatiques ; il arrive que les références soient insuffisantes ; trop souvent sont donnés seulement le titre du livre ou même uniquement le nom de l'auteur, sans autre précision (cas, par exemple, de R. BRAUN, p. 193).

La partie centrale de l'ouvrage est constituée par le texte et la traduction, qui se font face, mais dans l'ordre inverse de celui des volumes de la C.U.F., texte sur la page de gauche, traduction sur celle de droite, ce qui est significatif de l'intérêt donné à l'un par rapport à l'autre ; J. SOUBIRAN prend pour base le texte de la C.U.F., en y apportant seulement quelques modifications, soit à partir d'autres éditions récentes, soit sur intuition personnelle ; citons comme exemple, p. 77, en VII, 692, l'heureuse correction de *clades* en *Gades*. Dans la présentation de cet ensemble, il se distingue par le fait qu'il superpose à la division traditionnelle en livres une autre construction mettant en valeur l'organisation du récit ; cette deuxième partie du poème nous est présentée comme une tragédie en cinq actes. Mais c'est la traduction qui fait l'originalité majeure du livre. J. SOUBIRAN s'inspire de la tentative de J.-P. CHAUSSERIE-LAPRÉE de donner une traduction versifiée des poèmes virgiliens, mais, conscient du caractère artificiel du résultat en raison des contraintes difficilement évitables qui s'imposent à l'auteur d'une telle réalisation (cf. à ce sujet R. LESUEUR dans *R.É.L.* 72, 1994, p. 293-295), et de ses insuffisances sur le plan de l'exactitude, il opte pour une transposition rythmée tout en maintenant « une traduction absolument fidèle et complète, de qualité philologique » (p. 38). Pour cela, il renonce à l'alexandrin, car il estime que ce vers n'a pas l'ampleur et le souffle de l'hexamètre ; il choisit un rythme plus libre, plus varié, plus souple, avec des membres rythmiques en rapport avec ceux du latin ; à chaque vers correspond en général une ligne de traduction, mais comme son modèle, il pratique aussi l'enjambement. La réalisation ne manque pas de qualités ; on peut citer comme exemples de réussite VI, 448 sq., VII, 123-127, et de nombreux autres passages ; on relève au fil du texte beaucoup d'heureuses trouvailles, par exemple lorsque, p. 138, en IX, 105, *uultus adest precibus faciesque incesta perorat* est rendu « mais le minois seconde les prières et l'impure beauté fait la péroraison ». Le traducteur épouse dans l'ensemble au mieux les nuances du texte. Il est normal cependant que, sur un travail aussi ample, on puisse être amené à formuler quelques réserves de détail ; par exemple, pourquoi en VIII, 2 (p. 83), *Haemoniae* est-il traduit « Thessalie », pourquoi en IX, 199 (p. 110) *praetulit* et *amauit* sont-ils rendus par des

imparfaits ? Mais ce ne sont là que broutilles. Toutefois, dans plusieurs passages, cette traduction est lourde, pas toujours très compréhensible, peu poétique; que signifie en VII, 139-140 : « Et nul ne se fie à des glaives dont le fil rugueux n'a jeté / des étincelles sur les pierres; point de lance que contre un roc / on ne redresse » ?; c'est le latin qui nous éclaire, ce qui est paradoxal. Certes, cela est souvent dû au texte même de Lucain, mais on peut alors émettre un doute sur l'utilité de la traduction versifiée d'une œuvre que caractérise une rhétorique puissante et passionnée, mais difficile à transposer d'une langue à l'autre. Bref, je ne suis pas sûr que le poème de Lucain soit ainsi rendu plus accessible aux « latinistes non confirmés ». Mes réserves portent donc sur le principe même de ce type d'entreprise. J'hésite à me montrer critique, dans la mesure où je ne me sens ni la capacité, ni à vrai dire le goût de réaliser un tel travail. J. PERRET a écrit à propos de tentatives de cet ordre qu'il n'était pas sûr « qu'une telle réalisation nous fût une occasion de plaisirs ou d'émotions esthétiques; il y faudrait la possession d'habitudes auditives que nous ne pourrons jamais acquérir » (« La récitation de l'hexamètre », *R.É.L.*, 1957, p. 52-53). Je crains bien que nous ne soyons ici devant cette difficulté fondamentale. Il y a une insurmontable contradiction entre la poésie, qui est inspiration, et le travail appliqué — et méritoire — qui nous est ici présenté.

Cela dit, j'aurais bien mauvaise grâce à ne pas admettre la réussite que constitue malgré tout cette traduction. Mais je ne cacherai pas que, dans ces conditions, c'est le commentaire qui fait à mes yeux le principal mérite de ce livre. Malgré la volonté — fâcheuse — de J. SOUBIRAN de se démarquer des éditions savantes traditionnelles qui lui font exclure les appels de notes (?) et fournir une bibliographie relativement sommaire, limitée aux ouvrages de langue française — mais heureusement tout de même assez solide — il nous apporte le meilleur commentaire français que nous possédions à ce jour sur le *Bellum ciuile*, ce qui conduit à déplorer, comme il le prévoyait d'ailleurs (p. 37), qu'il se limite à la deuxième partie du poème. Il s'en justifie par « la tâche colossale » qu'eût été sa réalisation pour la totalité du poème. Oserai-je dire qu'il eût peut-être été préférable d'appliquer à ces notes toute la peine qu'il a consacrée à la traduction ? J'ai conscience d'être sans doute un peu injuste en écrivant cela. Que J. SOUBIRAN ne pense pas que je mésestime la qualité de son travail; très loin de là. Mais je crois que le profit pour la connaissance de l'œuvre de Lucain eût été considérablement amélioré si la priorité leur avait été donnée. La présentation est dans l'ensemble excellente, mais revoir, p. 34, les deux dernières lignes (texte et ponctuation), p. 191, l. 16 : « nous res à la tradition manuscrite » (?), et, *passim*, le pluriel de « leitmotiv ».

J. HELLEGOUARC'H.

AVRELII AVGVSTINI, *SERMO CCCII*. Testo, traduzione et commento a cura di Bruna PIERI (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, collana diretta da Alfonso TRAINA, 55) : Bologna, Pàtron Editore, 1998, 323 pages.

Curieux livre : 280 pages environ autour d'un texte de 20 pages en typographie assez aérée... Et pourquoi, dans le demi-millier de *Sermons* d'Augustin, avoir fait un sort à celui-ci ? D'ailleurs, quel signe de santé pour l'édition italienne que de se permettre pareil objet dont la fabrication serait, de ce côté des monts, positivement impayable !

Le *Sermon* 302 est une des 5 homélies conservées que l'évêque a prêchées sur Laurent au *dies natalis* du célèbre diacre et martyr romain (cf. V. SAXER, *Morts, martyrs, reliques...*, Paris, 1980, p. 318). Bruna PIERI ne s'intéresse pas à cet

ensemble homilétique. Elle ne dit rien de la façon dont Augustin pouvait connaître la légende du saint : lisait-on ou non à Hippone, le 10 août, une *Passio Laurentii* ? Et si oui, quel était le rapport de cette composition avec nos autres sources relatives à Laurent (Ambroise et Prudence en particulier) ? Il est vrai que sur S. Laurent la bibliographie ne manque pas (voir l'article de G. NAUROY, que cite d'ailleurs B. PIERI : *Le martyre de Laurent dans l'hymnodie et la prédication des IV^e^ et V^e^ siècles et l'authenticité ambrosienne de l'hymne « Apostolorum supparem »*, dans *R.É. Aug.* 35, 1989, p. 44-82). Reste qu'en ouvrant le livre on se pose une question : ne serait-il pas utile de consacrer une étude globale, de type historique (assortie, si l'on veut aussi, d'une édition des textes), aux sermons augustiniens sur tel saint donné — en l'occurrence Laurent (mais la tâche serait aussi bienvenue, et peut-être plus encore, concernant Cyprien, ou Perpétue et Félicité) ?

En fait l'Introduction (p. 11-42) décrit les conditions générales de la prédication du docteur africain (rôle des tachygraphes ; absence de révision par le prédicateur de l'opuscule ainsi recueilli) ; elle souligne que dans le S. 302 les allusions « biographiques » au saint du jour sont un peu moins pauvres qu'il n'est accoutumé ailleurs dans les *sermones* d'Augustin *de sanctis*, encore que les thèmes moraux développés par la présente pièce n'aient finalement que des liens ténus avec la passion de Laurent. Mais, pour B. PIERI, l'essentiel n'est sans doute pas là : l'absence de révision laisse espérer de saisir *in uiuo* ce que fut la parole augustinienne ; l'omission des détails factuels montre que l'élément proprement hagiographique cède le pas au souci didactique et protreptique — au *docere* et au *flectere*. Là, nous commençons à entrevoir la visée du livre, qui est littéraire... Le Commentaire (p. 85-254), minutieux, et prolixe touchant les procédés d'expression et d'argumentation, confirme cette intuition. Reste que cette visée est masquée, tant dans l'Introduction que dans le Commentaire, par la nécessité où se trouve l'auteur de s'attarder à bien d'autres aspects (datation, etc.) : d'où un sentiment de dispersion.

D'où aussi l'impression, étrange puisqu'il s'agit nommément d'une édition, que les problèmes de technique éditoriale ne sont pas de ceux qui ont le plus retenu l'attention de l'auteur. Non que la présentation du matériel manuscrit et l'établissement du texte, ou la traduction, soient bâclés. Au contraire : B. PIERI travaille avec soin (la bibliographie qu'elle a rassemblée, p. 285-302, et sans aucun doute au moins consultée, autant que les divers *Indices*, p. 303-323, le prouve par ailleurs). Mais il fallait aller plus loin : voici pourquoi.

Le *Sermon* 302 a fait l'objet en 1950, par Dom C. LAMBOT, d'une édition conforme aux exigences philologiques modernes. B. PIERI juge que cette édition, due à l'un des meilleurs connaisseurs de la prédication d'Augustin, rend superflu de remettre sur le métier. Modestie excessive. D'abord, la *studiosa* italienne s'écarte du texte de son prédécesseur sur 8 points, qu'elle énumère dans une note, p. 45. Ensuite et surtout, le S. 302 figure dans le ms. *Mainz* I, 9, découvert en 1990, comme on sait, par F. DOLBEAU [1] (*Mainz* I, 9, est d'autant plus important ici qu'il reproduit l'allocution *Post sermonem*, connue jusqu'alors par un seul autre manuscrit) ; en conséquence B. PIERI a rédigé un apparat minimal, qui enregistre les leçons du *Mogontianus* différentes des variantes adoptées par LAMBOT ; elle entend ainsi faire ressortir l'originalité de ce *Mogontianus*, et le situer par rapport au reste de

1. On sait aussi que, parmi les 62 *Sermons* que renferme ce ms. du XV^e^ siècle, 27 (26 d'Augustin, 1 de Césaire d'Arles) étaient totalement ou partiellement inédits. Les éditions *princeps*, avec introductions et annotations, des pièces augustiniennes, données par F. DOLBEAU pour l'essentiel en *R.Bén.* et *R.É.Aug.*, se lisent aujourd'hui dans un livre où l'inventeur a réuni, et enrichi d'*Addenda* et d'*Indices*, ces publications dispersées : *Augustin d'Hippone, Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996 (Coll. des Études Augustiniennes, Série Antiquité 147) [connu de B. PIERI ; c.r. in *R.É.L.* 75, 1997, p. 302-303, par P.-M. HOMBERT].

la tradition. Son intention n'est qu'en partie réalisée. Il faut en effet supposer que là où l'apparat est muet, *M* s'accorde avec le texte de LAMBOT; or ce texte n'est pas à tous coups, on s'en doute, le fruit de l'*unanime consensus* des manuscrits : aux côtés de quels témoins *M* se range-t-il donc en pareille rencontre ? Je pense qu'il convenait de donner un apparat critique dans les formes, qui aurait intégré les corrections de l'auteur et permis de mesurer pleinement l'apport de *M*. On aurait mieux admis l'éventuelle utilité d'une nouvelle publication du S. 302, séparée ou (plutôt ?) parmi un choix de *Sermons* contenus dans *M*, mais déjà connus, et édités, d'autre part (utilité que B. PIERI ne marque pas assez : elle se borne à observer, p. 31, que, le plus souvent, les *Post sermonem* ont disparu dans la tradition de la prédication augustinienne, et que le S. 302 offre à cet égard un cas privilégié). Au demeurant, il y a là un enjeu, plus large, de méthode : procurer un texte critique, ce n'est pas toujours imprimer un texte bien différent de celui qu'ont produit les érudits antérieurs, c'est, compte tenu entre autres de l'accroissement de la documentation, fournir au lecteur, grâce à l'apparat, les moyens d'apprécier sur quelles bases se fonde la constitution dudit texte.

Enfin la conclusion du livre (p. 255-283). Son titre dévoile à plein la véritable ambition de tout l'ouvrage : « Une langue pour la Parole. Pour une définition du style homilétique augustinien ».

Le point de départ est une critique de la (vieille) thèse de J. SCHRIJNEN et C. MOHRMANN, qui jugeaient la langue des *Sermons* comme un spécimen de « langue populaire chrétienne », par contraste avec celle de la *Cité de Dieu*. B. PIERI s'efforce de montrer que la langue des *Sermones* et celle du *De Ciuitate* ne sont pas au fond différentes et que les deux œuvres doivent s'entendre en fonction des catégories cicéroniennes « revisitées » par Augustin lui-même dans le livre IV de son *De doctrina christiana* : paradoxalement les *Sermons*, avec leurs effets, ressortiraient au *flectere*, et donc au *genus grande*, la *Cité de Dieu*, au *docere*, et donc au *genus medium*. Tout dans l'exposé de B. PIERI n'apparaît certes pas original : c'est par exemple après bien d'autres qu'elle conteste la notion de latin chrétien (pour ne citer que les travaux récents, elle fait un large appel aux dernières recherches de J.-C. FREDOUILLE). On peut se demander si la présence, plus massive dans les *Sermones* que dans le *De Ciuitate Dei*, de tel ou tel fait syntaxique relève uniquement du style (ainsi l'emploi plus rare en *Ciu.* de l'indicatif dans les interrogatives indirectes s'explique-t-il par la phraséologie périodique de cet *opus magnum*, donc par le recours préférentiel à l'hypotaxe dont le subjonctif est le mode par excellence ?). On accueillera du moins avec sympathie cette tentative pour substituer à une explication grammaticale une explication rhétorique. Et il n'est pas sans profit de vouloir retrouver dans l'esthétique appliquée d'Augustin les règles que préconise son esthétique théorique (celle consignée en *De doctrina christiana* IV), alors que la tendance est souvent d'opposer l'une à l'autre, le classicisme timide de la seconde à l'allure plus libre de la première.

Au fait, le bel article de revue qu'aurait constitué cette conclusion devait-il à toute force s'accompagner de l'édition, surtout de l'édition commentée ligne à ligne, du *Sermon* 302, qu'il perd un peu de vue, même si l'auteur la présente comme une sorte d'illustration préalable, et quel que soit l'intérêt du *codex* de Mayence ?...

Paul MATTEI.

PLUTARQUE, *Grecs et Romains en parallèle*. Introduction, traduction et commentaires des *Questions romaines* et des *Questions grecques*, par Michèle NOUILHAN, Jean-Marie PAILLER et Pascal PAYEN : Paris, Le Livre de Poche (Bibliothèque classique), 1999, 385 pages.

Le latiniste se délecte des *Questions romaines*, qui ne sont pas seulement pour lui un remarquable recueil documentaire, mais un véritable cabinet de curiosités,

dévolu, pour l'essentiel, aux problèmes rituels (la moitié des *QR*) : Plutarque est prêtre de Delphes ; aux structures de la parenté et aux institutions. Il valait la peine de présenter à nouveau les deux traités, qui n'avaient pas été traduits en français depuis 1870 (par V. BÉTOLAUD) : cette actualisation fait partie de la récente redécouverte de Plutarque.

Autant les questions qu'il pose sont « pointues », autant le présent ouvrage est touffu. Il ne lui manque, pour figurer dans la C.U.F., que le texte grec. L'ambition des trois auteurs paraît même parfois excessive et elle hésite entre une information de base, qui s'adresse au grand public cultivé, et l'érudition du spécialiste. Est-il bien nécessaire, quand ils traitent de la confrontation entre Grecs, Romains et barbares, de remonter jusqu'à Homère ? Dans l'introduction de 55 pages, Plutarque sert plus ou moins de prétexte à un exposé sur l'histoire des relations entre la Grèce et Rome depuis le III^e^ siècle av. J.-C.

Chaque question, romaine ou grecque, fidèlement traduite (d'après le texte de l'éd. BABBITT, coll. Loeb, contrôlé sur Teubner), fait l'objet d'un triple commentaire : sources, éclaircissements historiques et linguistiques, interprétation moderne de la pensée de Plutarque, replacée dans le cadre intellectuel de son temps. Les annexes comportent des cartes, une chronologie détaillée, deux index (noms propres, notions). La bibliographie, par sa richesse, dépasse de beaucoup le cadre strict de Plutarque. Mais son classement thématique (Plutarque, religion, histoire culturelle, topographie romaine) en rend l'utilisation malaisée : quand on lit dans le commentaire une référence telle que « Héritier 1996 », où peut-on la trouver dans la bibliographie ? Il eût fallu opter entre les deux systèmes, alphabétique ou thématique.

Comme tout bon commentaire, celui-ci se lit pour lui-même, indépendamment du texte original. On peut certes discuter de telle traduction, de telle annotation : p. 96, il est incohérent de dater le « philosophe néo-platonicien » Cornelius Labeo du I^er^ ou du II^e^ siècle ; p. 167 : le *Regifugium* a lieu non le 2, mais le 24 février, etc. Mais la richesse de son contenu fait de ce volume une somme de renseignements sur la civilisation gréco-romaine, ce qui répond parfaitement à la vocation de Plutarque, passeur entre deux cultures, qui construit l'unité spirituelle de l'Empire.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Histoire littéraire.

Géneros literarios poéticos grecolatinos, ed. Dulce ESTEFANÍA-Manuela DOMÍNGUEZ-M^a^ Teresa AMADO, dans *Cuadernos de Literatura griega y latina*, II : Madrid, Santiago de Compostela, 1998, 266 pages.

Les principaux genres littéraires des littératures grecque et latine font chacun l'objet d'une synthèse thématique, stylistique et bibliographique pour une histoire des auteurs et des idées et pour une réflexion fonctionnelle sur les modes d'expression, les techniques d'écriture et les principes de mise en œuvre. Ils sont chaque fois étudiés selon les principes de la littérature comparée, si bien que les fondements grecs précèdent les différentes manières latines, laissant à celles-ci leur spécificité effective. L'étude peut être subdivisée en cinq sections : 1) l'épopée ; 2) le lyrisme ; 3) la tragédie ; 4) la comédie ; 5) le genre bucolique. Chacune d'elles est traitée par un spécialiste de la question. E. BERNABÉ procède à la synthèse littéraire de l'épopée grecque et A. ALVAR à celle de l'épopée latine ; E. SUÁREZ DE LA TORRE fait le point sur la lyrique grecque et P. FEDELI sur la lyrique latine ; J. A. LOPEZ FÉREZ procède à l'histoire littéraire de la tragédie grecque et G. MAZ-

ZOLI à celle de la tragédie latine; A. MELERO offre une réflexion d'ensemble sur la comédie grecque et A. POCINÀ sur la comédie latine. Enfin, l'histoire du genre bucolique est faite par M. BRIOSO pour la littérature grecque et par V. CRISTÒBAL pour la littérature latine. Il est impossible de rendre compte ici du contenu de chaque 'monographie' et de l'intérêt de ces diptyques gréco-latins. On insistera seulement sur le fait que chacune de ces présentations d'ensemble, loin d'être un rappel de lieux communs ou de données connues, prend en compte les travaux récents et offre des directions de recherche renouvelées et de ce fait intéressantes.

Jacqueline DANGEL.

L'histoire d'Homère à Augustin, par F. HARTOG et M. CASEVITZ : Paris, Seuil, 1999, 279 pages.

Ce petit livre est plein d'enseignements utiles : une Introduction de 12 pages, écrite sur un ton d'autorité qui n'admet pas de réplique, importance des préfaces pour le « projet historiographique » de l'auteur, chaîne des historiens dans l'Antiquité, présentation du livre (textes grecs et latins avec traduction française et « glossaires »), place faite à Xénophon et à Aristote (*Poétique*), rôle de l'exil chez Thucydide, Polybe, Flavius Josèphe : l'histoire écrite « des deux côtés » — expression répétée à trois reprises en quelques lignes (p. 55), mais qui n'en constitue pas moins une fine remarque.

Huit chapitres : 1) Avant l'histoire : le savoir de la Muse et la mémoire de l'aède; 2) L'opération historiographique d'Hérodote : *historein, historiê, sêmainein*; 3) L'histoire entre présent et passé; 4) Du « général » au « commun » : la question de l'histoire universelle; 5) L'éloquence et l'histoire, l'histoire maîtresse de vie; 6) Rome : grandeur exemplaire du passé; 7) Lucien de Samosate : l'historien tel qu'en lui-même; 8) Épilogue : l'histoire et l'historiographie vues d'ailleurs.

Chaque chapitre est suivi d'un « glossaire » où quelques mots-clefs sont mis en vedette. Les textes cités sont tous bien choisis; plusieurs ne sont pas d'un accès facile : Démocrite, Hécatée de Milet, Flavius Josèphe (*Contre Apion*), Pausanias. Du chapitre 4, nous ne dirons rien, la question de l' « histoire universelle » étant traitée par nous, de façon beaucoup plus développée, dans notre article de la *R.É.L.*, 72, 1994, p. 56-78; nous regrettons que les auteurs ne l'aient pas connu. Les chapitres 5 à 8 ne valent guère que par les textes cités et brièvement commentés.

Les traductions sont (volontairement ?) faites dans un mot à mot extrêmement lourd : cf. p. 61 « (pour illustrer ce propos) à savoir que c'est par les migrations que les autres peuples n'ont pas connu pareille progression ». Il en est de même presque à chaque page. Le style est quelquefois proche du jargon (volonté de « modernité » ?) : p. 231 « que l'historien soit synchrone de tout », 272 : « (les points de vue) que l'historien avait squattés »; 273 : (Orose) « second couteau » (!) d'Augustin...

Quelques coquilles : p. 29 : « lui donnant un bien et d'un mal »; p. 59 « parce qu'il on ne voyait pas », p. 65 « toux ceux », 272 (à nouveau) « les points de vue qu'il avait squatté (*sic*) avait (*sic*) toujours ».

Imperfections mineures qui n'altèrent en rien notre jugement : les deux auteurs connaissent admirablement le sujet qu'ils traitent, multiplient nuances et réserves sur la valeur des historiens antiques et surtout émettent sur chacun d'eux une appréciation, dans l'ensemble, remarquablement juste.

P. JAL.

Entretiens sur l'Antiquité classique, tome XLIV, *La Biographie antique* : Vandœuvres-Genève, 1998, 265 pages.

Comme l'indique W. W. EHLERS dans son *Introduction*, le mot « biographie » a un sens très large puisqu'on peut l'appliquer non seulement aux *Vies* de Cornélius Népos, Suétone, Plutarque, etc., mais aussi aux ouvrages mettant en scène des personnages importants comme Socrate chez Platon ou Cyrus chez Xénophon, tous ouvrages où figurent de nombreux « éléments biographiques ». À noter que ni en Grèce ni à Rome on ne trouve de terme propre pour désigner la biographie (il faut attendre Damascius — *Vie d'Isidore* — au VI[e] siècle pour voir apparaître le mot βιογραφία [p. 208]).

Huit exposés sont consacrés au sujet : I. Stefan M. MAUL, *Altorientalische Tatenberichte mit (auto)biographischen Zügen*; II. Edda BRESCIANI, *L'Egitto antico. Il genere autobiografico nell'epoca tarda*; III. Walter BERSCHIN, *Auffällige Formen lateinischer Biographie in Spätantike und Mittelalter (IV.-XII. Jahrhundert)*; IV. Mary BEARD, *Vita inscripta*; V. Albrecht DIHLE, *Zur antiken Biographie*; VI. Luigi PICCIRILLI, *I testi biografici come testimonianza della storia della mentalità*; VII. Glen W. BOWERSOCK, Vita Caesarum. *Remembering and Forgetting the Past*; VIII. Richard GOULET, *Histoire et mystère. Les Vies de philosophes de l'Antiquité tardive.*

Dans la pratique, la plupart de ces textes traitent de l'autobiographie tout autant sinon plus que de la biographie : c'est le cas du premier d'entre eux qui fait état des « comptes rendus » que constituent les inscriptions (triomphales ou funéraires) de Mésopotamie (III[e]-II[e] millénaire) relatives surtout aux actions militaires ou politiques des souverains ou, plus tard, des grands personnages. À noter que ces inscriptions ne nous donnent pas de détails sur la vie, la jeunesse, le caractère ; il s'agit essentiellement des *res gestae*. Il en est de même pour celles qui datent de l'Égypte perse ou ptolémaïque : ces textes ne nous apprennent rien sur les grands événements qui se déroulent alors dans le pays, mais, en revanche, nous informent abondamment sur les qualités professionnelles et surtout morales du défunt ; idéalisations fréquentes, mais aussi parfois traits de vérité (cf. le portrait romain). De toute façon, ce sont souvent là des « Vies » écrites « pour les autres » (p. 59) ; quels que soient les « topoi », ils ont leur signification (codes en valeur à l'époque).

L'exposé de W. BERSCHIN souligne notamment la différence considérable que l'on peut relever entre le petit nombre de documents antérieurs au IV[e] siècle de notre ère et ceux qui concernent la période allant des Pères de l'Église à la Réforme : ils peuvent être en vers ou en prose.

La contribution de Mary BEARD se détache : par son titre évocateur et d'une criante vérité (*Vita inscripta*) d'abord, par la façon souvent humoristique dont elle décrit et analyse un certain nombre d'inscriptions ; celle, par exemple, de l'archigalle M. Modius « Maxximus » d'Ostie (valeur symbolique des « illustrations », jeux de mots révélateurs — les deux *x* demeurent inexpliqués). Certains « cursus-texts » (l'expression est une trouvaille : conversion d'une vie en texte) sont parfois pleins de risques pour la personne concernée (carrière détaillée d'un sénateur romain qui a vécu des périodes troublées) : aussi M. BEARD nous paraît-elle avoir pleinement raison lorsqu'elle s'inscrit en faux contre la thèse de G. ALFÖLDY (p. 90, note 9, *in fine*) pour qui les inscriptions sénatoriales romaines n'ont pas de fonction biographique. Et de donner comme exemple la question embarrassante qu'aurait pu poser quelques années plus tard un fils à son père, haut fonctionnaire à Rome, sous Néron, au début de 68 : « What did you do in the year of four emperors, Daddy ? » (p. 93). — Les pages qui suivent sont un régal : cf. la très fine analyse (p. 96 sq.) de l'inscription funéraire que souhaite Trimalcion nommé « sevir » *in absentia* et qui refuse cet honneur (comme un Empereur refusait d'abord le pouvoir).

La place nous manque pour rendre compte des autres exposés, tous fort instructifs : cf. celui d'A. DIHLE, qui fait le relevé des principaux ouvrages biographiques dans l'Antiquité et note justement que c'est la mention de la mort qui permet d'établir finalement la différence entre biographie et autobiographie. Glen W. BOWERSOCK, lui, pose (p. 195) des questions fondamentales (sans malheureusement être en mesure d'y répondre) : 1) pourquoi le genre littéraire de la *Vita Caesarum* est-il né « subitement et inexplicablement » en même temps, chez Plutarque et Suétone ? 2) pourquoi seul ce dernier a-t-il eu des descendants ? (l'auteur oublie de demander pourquoi Suétone a été pris dans la suite pour « un véritable historien »). Quant à considérer que les *Vies parallèles* ont été écrites sous Domitien, la thèse — audacieuse — ne nous a pas convaincu. En revanche (p. 264), le même savant a raison d'inviter à la prudence en ce qui concerne la signification donnée par les modernes aux « déformations » prétendues de telle ou telle inscription.

Un livre d'une grande richesse et dont beaucoup de pages sont à méditer et à... exploiter.

P. JAL.

T. P. WISEMAN, *Roman drama and Roman history* : Exeter, University of Exeter Press, 1998, 228 pages.

L'ouvrage de T. P. WISEMAN se présente comme un recueil de douze articles, dont certains ont déjà fait l'objet d'une publication, invitant le lecteur à une réflexion sur la nature des sources de l'histoire romaine.

Les sept premiers proposent plusieurs exemples de la façon dont la structure des récits historiques relatifs aux premiers temps de Rome a pu être informée par des représentations dramatiques de nature diverse et souvent incertaine, antérieures parfois à Livius Andronicus.

Après avoir fait un historique précis de cette hypothèse formulée la première fois en 1848 par L. RANKE, et l'avoir accompagné d'une riche bibliographie (ch. I), T. P. WISEMAN, partant d'une série d'exemples (Numa et Égérie, Faunus, Picus Martius, les dieux Lares, le mythe de Cacus) suggère que le rôle des auteurs dramatiques aurait été de proposer un récit étiologique de quelques-uns des rites de la religion officielle (ch. II) ; il s'attache ensuite (ch. III) à identifier certains de ces modèles empruntés au répertoire théâtral (une farce sur Fortuna adultère, des *fabulae praetextae* sur les Tarquins), voire à en reconstituer le plan (Servius Tullius) ; puis l'auteur met en évidence, dans le récit de la bataille du Lac Régille et dans celui de l'affaire des Bacchanales, une déformation historique imputable à l'historien A. Postumius Albinus, plus soucieux de ses intérêts gentilices que de la réalité des faits ; sur un plan plus général, l'auteur évoque dans cet article le rôle des politiques dans l'élaboration des mythes, et le relais qu'ils ont pu trouver dans les *ludi scaenici* ; le chapitre V s'emploie à mettre en valeur la probabilité d'une source dramatique, contemporaine ou presque des événements, à la *Vie de C. Gracchus* de Plutarque. T. P. WISEMAN croit, par ailleurs, pouvoir retrouver dans les récits du passage du Rubicon et dans leur contexte historique, des éléments qui remonteraient à une pièce représentant Pan comme l'autorité divine ayant servi de guide à César (ch. VI). L'article suivant suggère que le passage des *Fastes* d'Ovide relatif au festival d'Anna Perenna trouve son origine, quant à lui, dans un mythe étiologique représenté au théâtre deux générations avant la composition du poème.

Ces premiers essais, forts rapides au demeurant, ne prétendent pas apporter de preuves définitives à la théorie de L. RANKE, mais présentent cependant des

arguments nouveaux pour la consolider; ils constituent à tout le moins une invite à approfondir une recherche prometteuse.

Les cinq derniers articles permettent à leur auteur d'illustrer la grande diversité des approches adoptées par l'historiographie moderne : le premier d'entre eux se propose de retrouver la marque de Valérius Antias dans l'interprétation de certains récits (ch. VIII); particulièrement intéressante, la reconstitution des diverses strates idéologiques dans la présentation de l'activité politique des *Minucii* (IX); plus loin, T. P. WISEMAN offre un modèle de notice prosopographique en retraçant l'histoire de la *Gens Aemilia* (ch. X); dans un registre tout à fait différent, il évoque la figure d'un historien travailliste du XIX^e^ siècle, E. S. BEESLY, et sa lecture très idéologique de la « révolution romaine » (ch. XI); ce recueil se termine par un essai sur la production tardive de R. SYME, où l'on s'interroge plus particulièrement sur les modèles littéraires ayant pu influencer l'écriture de « *The Augustan Aristocracy* ».

Bernard MINEO.

Jacqueline FABRE-SERRIS, *Mythologie et littérature à Rome. La réécriture des mythes aux I^er^ siècles avant et après J.-C.* : Lausanne, Éd. Payot, 1998, 271 pages.

Auteur d'une thèse réputée sur les rapports du mythe et de la poésie dans les *Métamorphoses* d'Ovide, J. FABRE-SERRIS offre ici au lecteur un ouvrage qui élargit la problématique à l'ensemble de la période qui s'étend de la fin de la République (Lucrèce et Catulle) au Principat de Néron (Sénèque et Pétrone), en choisissant de privilégier le point de vue de la réécriture, étudiée selon les plans mythographique, littéraire et historique.

Observant avec raison le fait que le mythe « a été utilisé (à Rome) comme instrument de débats sur les idées et les valeurs » et qu'il « a servi à penser la crise de la culture au moment où se trouvaient bouleversés les modes de pensée, la morale et les institutions d'un État qui se voulait fondé sur le *mos maiorum* » (p. 23), J. FABRE-SERRIS distingue, de part et d'autre du pivot que constitue l'œuvre d'Ovide, deux modes successifs du « recyclage » des mythes qu'elle associe respectivement aux littératures augustéenne et néronienne : à un mode assez uniformément anagogique (qui suppose que les écrivains aient accordé un certain crédit aux représentations fournies par les mythes) et au respect des valeurs de *uirtus* et de piété qui lui correspondent, auraient, selon elle, succédé des modes plus variés, tour à tour sérieux, ironiques ou ludiques, célébrant ou condamnant l'amour et la *luxuria*.

S'il présente quelques légers inconvénients (le chapitre consacré à la réécriture du mythe troyen au I^er^ siècle avant J.-C. apparaît, par exemple, dans la deuxième partie, alors que celle-ci déjà fait l'objet d'un développement dans la première), le choix d'une présentation en diptyque s'avère efficace dans la mesure où il permet de montrer qu'en dépit de réelles continuités formelles et thématiques, les usages idéologiques et praxéologiques du mythe pendant les deux périodes furent singulièrement contrastés; et c'est cette mise en perspective qui constitue la vraie originalité de l'ouvrage et lui donne force, cohérence et valeur probante.

Au sein des deux sections ainsi constituées, la répartition de la matière, qui englobe tout à la fois les mythes grecs et indigènes (ou censés l'être), est thématique. C'est ainsi que la première partie aborde successivement les réécritures des mythes grecs de l'Âge d'or (Catulle, Virgile, Horace, Tibulle et Ovide), de la Gigantomachie (Horace et Ovide) et de divers mythes d'*impietas*, avant de présenter un développement sur les mythes des origines romaines et notamment sur les versions qu'en donnent Virgile et Ovide. Le troisième chapitre analyse, à travers les œuvres de Lucrèce, de Virgile (discours d'Anchise) et d'Ovide (discours de Pythagore),

les difficiles relations qui se sont tissées à Rome entre le mythe et la philosophie et le quatrième est consacré aux débats sur l'amour au travers des mythes.

La seconde partie, assurément la plus neuve et la plus stimulante, porte sur la période néronienne où réapparaissent, chez Sénèque, Calpurnius Siculus et Lucain, le mythe de l'Âge d'or ainsi que sa contrepartie, le mythe de l'Âge de fer, dans la *Phèdre* et la *Médée* de Sénèque. L'auteur conclut ce premier chapitre en établissant un lien entre les extravagants projets architecturaux de Néron et la conviction, qu'elle lui attribue, du retour de l'Âge d'or sous son règne. Avec le second, ce sont des réécritures du mythe troyen qui sont décrites, l'*Ilias Latina* de Baebius, les *Troica* de Néron, les *Troyennes* et l'*Agamemnon* de Sénèque et la *Troiae Halosis* du *Satiricon*. Le troisième chapitre est tout entier consacré à la position adoptée par Sénèque face à la crise de la culture et à sa condamnation, teintée de fascination, des effets désastreux que la *luxuria* et le *furor* engendrent dans l'exercice du pouvoir, et le quatrième nous livre une belle analyse des usages que les protagonistes du *Satiricon* font du mythe (notons l'intéressant chapitre consacré à l'usage « culinaire » et délirant qu'en fait Trimalchion) et décrit la nouvelle conception de la littérature que propose Pétrone en faisant de son texte une version moderne de l'écriture des mythes et, notamment, une transposition parodique de l'*Odyssée*.

Tout au long de cette riche et impressionnante enquête, J. FABRE-SERRIS ne limite pas son propos à une présentation érudite des procédés de la réécriture et à l'analyse pénétrante des diverses intentions qu'elle recouvre, mais, en révélant les jeux complexes de l'intertextualité et du dialogisme poétiques, élabore une véritable fresque de la création littéraire latine aux I^er^ siècles avant et après J.-C. Et ce ne sont là que les principales qualités d'un volume accessible à un large public et dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Alain DEREMETZ.

G. O. HUTCHINSON, *Cicero's Correspondence. A Literary Study* : Oxford, Clarendon Press, 1998, XV-235 pages.

La correspondance de Cicéron, qui est un monument de la littérature latine et un des recueils épistolaires les plus fascinants qui soient, a donné lieu, comme on sait, à de nombreuses études portant essentiellement sur la biographie et l'évolution politique, morale et intellectuelle de son auteur. Elle a fait l'objet, aussi, d'un considérable effort d'édition, où l'on relève les noms de TYRRELL et PURSER, SHACKLETON BAILEY, L. A. CONSTANS, J. BAYET et J. BEAUJEU. Il ne semble pas, en revanche, que ses qualités proprement littéraires aient autant retenu l'attention. Nous ne disposons pas, que l'on sache, d'une étude d'ensemble sur les qualités esthétiques et notamment stylistiques de la correspondance de Cicéron. La faute en est, sans doute, au statut particulier de ces textes. Des lettres qui ont été écrites d'abord pour être des missives et donc informer ou influencer leurs destinataires, peuvent-elles être analysées de la même façon que les autres œuvres littéraires ? Peut-on leur appliquer, par exemple, les préceptes énoncés dans le *De Oratore* ? Et quel rapport y constate-t-on entre leur fonction proprement utilitaire et leur élaboration artistique ?

Telle est la question à laquelle G. O. HUTCHINSON veut apporter des éléments de réponse. À cet effet, et c'est un de ses grands mérites, il fait porter son attention presque autant sur la prose des correspondants de Cicéron que sur celle du maître lui-même. Le premier chapitre du livre, *The Letters and Literature*, est à la fois un état des lieux et un discours de la méthode ; chronologie des lettres, problème de leur publication, catégories de lettres, usage ou non de la prose rythmée, emploi

de mots grecs, longueur et plan des lettres, telles sont les principales questions sur lesquelles l'auteur nous livre sa position avant de commencer l'enquête.

Celle-ci se déroule en six chapitres qui traitent successivement de l'exil, de la consolation, de la narration, du dialogue, du temps et de l'humour. La démarche est toujours la même. Après une entrée en matière de quelques pages, l'auteur présente dans chaque chapitre un choix de trois ou quatre lettres qu'il entreprend de commenter à la manière de ce que nous appelons une explication de texte. Une très brève conclusion résume les principaux points développés. Pour peu que le choix des lettres soit judicieux — et il l'est — on peut espérer aboutir, *in fine*, à des résultats sinon exhaustifs, du moins substantiels.

Le thème de l'exil est étudié à travers trois lettres : *Fam.* XIV, 4 (à Térentia, Tullia et Marcus); *Att.* III, 7; et *Q. Fr.* I, 3. On y voit (ce n'est une surprise pour personne) les émotions de Cicéron s'exprimer de façon différente selon les destinataires auxquels il s'adresse. Le thème de la consolation rattache les lettres à Cicéron ou émanant de lui à la pratique philosophique inaugurée par l'académicien Crantor. L'auteur analyse quatre lettres : *Fam.* V, 16 (à Titius); *Brut.* 17 = I, 9; *Fam.* , V, 14 (de L. Luccéius); et *Fam.* IV, 5-6 (de Ser. Sulpicius Rufus, avec la réponse de Cicéron). Correspondance active et passive s'équilibrent; les lettres reçues par Cicéron concernent évidemment la mort de Tullia. Ces lettres sont célèbres et nous ne sommes pas le seul, tant s'en faut, à en avoir parlé (ici même, LXIII, 1985, p. 69-86); elles soulignent l'importance que Cicéron accordait à l'amitié dans le cadre de l'activité de consolation.

Dans le chapitre consacré à la narration, l'auteur rappelle d'abord que celle-ci est un élément obligé de tout plaidoyer judiciaire; il en résulte une inévitable parenté avec les narrations épistolaires. Il en est question aussi dans le *De Oratore* (II, 326 sqq.). Il nous semble qu'il y a là un beau sujet de recherche, qui mériterait d'être approfondi. En attendant, G. O. HUTCHINSON analyse quelques lettres : *Fam.* X, 30 (de Ser. Sulpicius Galba; narration de type militaire); *Fam.* XV, 4 (à Caton; les exploits de Cicéron en Cilicie; narration à visée triomphale); *Att.* V, 21 (les démêlés de Cicéron avec Scaptius); *Fam.* X, 32 (d'Asinius Pollion; sur les menées du proquesteur Balbus en Hispania Vlterior). Chaque type de narration possède évidemment sa tonalité propre. Le dialogue est une des autres spécialités de l'art cicéronien; on pense aux traités rhétoriques et philosophiques, présentés sous forme dialoguée; mais on ne doit pas oublier non plus les échanges de répliques, parfois vifs, auxquels donnaient lieu les procès plaidés par l'orateur, et où, nous dit-on, il se montrait redoutable. Dans les lettres c'est une autre affaire : il s'agit de montrer quelles sont les intentions qui ont présidé au choix de telle ou telle série de répliques, et comment Cicéron sait peindre un personnage à travers ses propos (par ex. Scaptius) : on est tout près de l'art de Térence.

Mais nous ne pouvons tout résumer. Les deux derniers chapitres traitent du temps et de l'humour. C'étaient sans doute les plus difficiles à rédiger, et il est permis de penser que la méthode très décontractée de G. O. HUTCHINSON est restée un peu en deçà de la complexité de ces problèmes. Pour ce qui est du temps, il nous semble qu'il ne suffit pas d'analyser, fût-ce très soigneusement, trois lettres qui sont censées nous éclairer sur l'usage épistolaire du présent (*Fam.* VIII, 6; de M. Caelius Rufus), du futur (*Att.* VIII, 3; une lettre proche du genre délibératif) et du passé récent (*Att.* IX, 10; sur les relations de Cicéron avec Pompée). Il y faudrait, à tout le moins, une étude d'ensemble de toute une section de la correspondance, et l'emploi de méthodes d'analyse plus théorisées, qui feraient notamment appel à la psychologie d'une part, à la stylistique de l'autre.

Sans doute G. O. HUTCHINSON ne pouvait ni ne voulait-il tout dire. Mais il a écrit d'une plume alerte un livre bref, précis et intelligent, qui se lit avec plaisir.

Peut-être les lecteurs maussades se plaindront-ils d'être restés sur leur faim. Nous préférons remercier l'auteur de nous avoir donné quelques idées nouvelles en nous confortant dans celles que nous avions déjà, et d'avoir suscité en nous l'envie de poursuivre ses réflexions et, si possible, de les approfondir.

Hubert ZEHNACKER.

Carl Joachim CLASSEN, *Diritto, retorica, politica. La strategia retorica di Cicerone* : Bologna, Società editrice il Mulino, 1998, 394 pages.

Bien accueilli dès sa parution, *Recht — Rhetorik — Politik. Untersuchungen zu Ciceros rhetorischer Strategie* (Darmstadt, 1985) était en passe de devenir un classique parmi les travaux consacrés aux discours de Cicéron. Sur la voie de cette « canonisation », la traduction qui vient d'en paraître en italien marque une étape décisive.

Cette traduction ne s'est pas doublée de changements notables. À la rectification de quelques bavures, on ajoutera les deux pages et demie de la préface dans lesquelles, sans intention de polémiquer, l'auteur revient sur des critiques que SCHOTTLAENDER (*Rhetorik* 7, 1988) avait adressées à son livre. On notera également que le premier chapitre, consacré au *Pro Cluentio*, figure ici sous forme allégée par rapport à ce qu'il était dans l'original. Aussi renverrons-nous le lecteur désireux d'en savoir plus sur cet ouvrage au compte rendu qu'en son temps, A. MICHEL lui consacra dans cette revue (*R.É.L.* 64, 1986, p. 272-274).

Jean-Claude RICHARD.

Marie-José KARDOS, *Lieux et lumière de Rome chez Cicéron* : Paris, L'Harmattan, 1997, in-8°, 384 pages.

On sait le prix que les spécialistes de la topographie romaine attachent, dans l'œuvre de Cicéron, aux discours et, plus encore, à la *Correspondance* qui est pour eux une source irremplaçable. Cet état de choses invite le lecteur à s'interroger sur le regard que l'orateur porte sur la ville et sur la nature des sentiments que ce regard traduit. Ce problème est au cœur du livre de M.-J. KARDOS, qui s'inscrit dans le droit fil de deux thèses déjà soutenues.

Comme elle le note dans ses *Préliminaires*, rares sont dans l'œuvre de Cicéron les impressions d'ensemble sur l'*Vrbs*. De plus, celles qui sont venues jusqu'à nous varient avec les circonstances et avec le contexte. C'est ainsi que, dans ses écrits, Rome apparaît tantôt comme une ville « très belle » (au moment de la conjuration de Catilina, puis au retour d'exil), tantôt, à la différence de Capoue, comme une ville bâtie et « suspendue dans les airs » (*Leg. agr.* 2, 96), tantôt comme une ville construite sur un site offrant tous les avantages souhaitables (*Rep.* 2, 5-11). Dans la mesure où elles sont indissociables des temps forts d'une carrière et d'une œuvre, ces notations ne vont pas nécessairement à l'essentiel. Mais, si l'on prend en considération l'ensemble de ses écrits, on constate qu'aux yeux de Cicéron, Rome est à la fois une ville, un centre politique, une somme de lieux placés sous le signe de la gloire.

Pour ce qui est de l'ensemble urbain, le regard de l'orateur va aussi bien à ses limites (murs, *pomerium*, portes, Tibre, ceinture de jardins) qu'à son habitat (quartiers résidentiels et, à l'échelon des individus, *domus* dont, par ce qu'il conditionne la suite d'une carrière, l'emplacement doit être choisi avec soin, immeubles

de rapport, etc.) et qu'à des lieux marginaux à ses yeux (monde des boutiques et des tavernes surtout, qui n'est pas au cœur de l'univers cicéronien sauf au moment de la toute-puissance de Clodius). Bref un regard qui ne se propose pas de décrire, mais qui se traduit par des notations dont beaucoup portent la marque du juriste et de l'homme d'affaires, d'autres celle de l'*homo nouus* parvenu au rang de consulaire, et certaines (cf. le cas du *pomerium*) celle de l'augure.

En d'autres termes, la ville n'est pas une réalité exclusivement urbaine aux yeux de Cicéron. L'expérience qu'il en a le conduit à y reconnaître d'abord un centre politique dont les bâtiments et les services publics servent de théâtre à l'exercice, selon les cas, du métier de citoyen, de magistrat ou de sénateur. D'autre part, il appartient à une génération qui vit le développement de l'urbanisme de prestige à l'initiative des grands *imperatores*. Sur cette double base M.-J. KARDOS est conduite à étudier son attitude vis-à-vis de ces réalisations « évergétiques ». Elle se définit par rapport au double pôle de l'*utilitas* et de la fidélité aux valeurs du *mos*. D'où son peu d'intérêt pour les constructions dues à Pompée, dont il ne dit pratiquement rien, et pour les grands travaux de César, même s'il s'y associa pour des raisons financières. La suite de la deuxième partie n'est pas de la même eau que son début. Du chapitre intitulé *La multitude des sanctuaires* nous nous bornerons à observer qu'il consiste pour chaque temple en un état de la question et qu'au vu de ce catalogue, tout se passe comme si l'auteur s'était formé une conception maximaliste de son sujet. Ce verdict vaut, mais à un moindre degré, pour le chapitre suivant (*Les espaces destinés aux activités civiques*) où ce qui constitue, aux yeux de Cicéron, la vocation de chacun est cependant mis en évidence.

Et, de fait, il est dans Rome des lieux baignés par un halo de gloire. Certains définissent dans l'espace urbain les pôles, privés ou publics, par rapport auxquels une carrière réussie s'ordonne : *domus* qui traduit et légitime des ambitions, *forum* (« théâtre » et « arène » auxquels Cicéron doit la royauté qu'il appelait de ses vœux), Curie, itinéraire de la procession triomphale, constructions qui perpétuent le souvenir de victoires, etc. Chargé d'histoire, un autre, le Capitole, est dans l'*Vrbs* lieu de mémoire par excellence et même, à notre sens, colline où souffle l'esprit. Le problème se pose en des termes différents pour le Palatin dans lequel il convient de reconnaître, selon la juste formule de M.-J. KARDOS, « le point de mire de la cité » vers lequel convergent tous les regards. Reste qu'en sa qualité de berceau de la ville, mais aussi de quartier résidentiel d'une aristocratie qui accumule les œuvres d'art dans ses demeures, il est à sa façon comme un conservatoire de la grandeur romaine.

La conclusion du livre emporte l'adhésion : à la différence de ce qui est le cas pour les paysages de sa petite patrie sur lesquels il porte un regard qui fait une large place à l'élément affectif, l'intérêt de Cicéron pour les sites, les monuments et les édifices de Rome va exclusivement à leur signification symbolique. Signalons pour finir qu'une correction s'impose p. 65, lignes 6 et 7 du second paragraphe.

Jean-Claude RICHARD.

Yves LEHMANN, *Varron théologien et philosophe romain* (Collection « Latomus », 237) : Bruxelles, Latomus, 1997, 394 pages.

La recherche française actuelle est surtout orientée vers l'édition de Varron (*Satires Ménippées, De lingua Latina, Antiquités*) : tant il reste à faire en ce domaine. Avec la thèse d'Y. LEHMANN, nous disposons maintenant du premier ouvrage d'ensemble publié en français depuis le livre plus que centenaire de G. BOISSIER (1861, 2e éd. 1875). Le besoin d'une synthèse s'imposait, pour couronner un

siècle de philologie européenne, où la science allemande et italienne a largement contribué à la redécouverte de l'écrivain. Non que l'étude d'Y. LEHMANN parvienne à embrasser la totalité de l'œuvre : l'agronome, le grammairien ne sont cités qu'aux fins de la confrontation. Mais elle va bien au-delà de la pensée religieuse de l'auteur des *Antiquités divines*.

L'ouvrage est solidement construit en trois parties, qu'indique déjà le titre, lui-même ternaire (nous sommes chez Varron !). La coordination par « et » ménage un élargissement : cette théologie est celle d'un philosophe. Mais Varron, né Sabin, écrit aussi en Romain, pour des Romains, dans un « âge d'angoisse ». La boucle se referme sur l'unité d'une pensée, d'une personnalité, bref, d'une vie. Après une première partie où l'on voit, au contact du pays natal, puis de ses maîtres, se former l'âme religieuse de Varron, la théologie, élaborée en système, ouvre sur une méditation plus ample, où la pensée du philosophe se situe par rapport aux grandes doctrines de l'Antiquité, engagée qu'elle est dans un entretien fécond, à plusieurs voix, avec toutes les écoles.

Y. LEHMANN analyse les influences successives qui ont formé, intellectuellement, spirituellement, le jeune Varron, celles de « savants » qui, plus encore que des maîtres, ont été pour lui de véritables intercesseurs : Aelius Stilo, philologue stoïcien, commentateur du chant des Saliens, qui l'éveilla à l'étude des antiquités divines, Accius, Tyrannion, Antiochus d'Ascalon. Le lecteur s'étonnera peut-être de ne trouver, dans ces chapitres qui l'introduisent peu à peu dans la compagnie de Varron, ni portrait « en pied » du personnage, ni biographie (au-delà d'une courte notice), ni catalogue de l'œuvre, qui lui eût permis de mieux en apprécier les proportions monumentales : ces indications utiles au néophyte apparaîtront, toujours brèves, au fil des pages. Je ne crois pas que le nom de son épouse Fundania, la dédicataire des *Res rusticae* I, soit prononcé. Le rôle du légat en Espagne, pendant la guerre civile, est surtout évoqué par allusions. Y. LEHMANN éprouve une indéniable sympathie pour son modèle (dont une « introduction bis » fait une sorte de DUMÉZIL de l'Antiquité, structuraliste avant la lettre dans son approche de l'histoire des religions). Mais on eût souhaité parfois une réaction plus personnelle, une admiration plus franchement avouée. Le « sage de Réate », l' « âme songeuse du Réatin » (désignation que l'auteur affectionne) : faut-il s'en tenir à une figure de vitrail quelque peu lénifiante ? Je me fais de ce bourreau de travail une image plus âpre, avec des arêtes plus vives : qu'étaient les bizarreries de caractère relevées par Cicéron (*Att.*, 2, 25, 1) ? Varron n'en finit pas de soulever les passions...

En revanche, les pages consacrées à Aelius Stilo, à un personnage secondaire, mais séduisant, comme Tyrannion, aristotélicien, grammairien et éditeur, conseiller culturel de la haute société ; le dénombrement des auditeurs romains d'Antiochus d'Ascalon, groupés, à Athènes, autour du scholarque de l'Académie, lui-même protégé, ami et conseiller de Lucullus, composent un tableau, d'un vif intérêt, de la vie intellectuelle, et aussi mondaine, au dernier siècle de la République. Un regret, cependant : que les références à Accius, données d'après Q. FRANCHELLA, n'aient pas été actualisées. On attendait que fût citée l'édition de référence due à J. DANGEL, que, de surcroît, le lecteur moyen aura moins de peine à trouver en bibliothèque.

Y. LEHMANN analyse avec une remarquable précision la division des dieux en trois classes (qui n'est pas la théologie tripartite) : *di certi, incerti, praecipui et selecti*. Il en souligne la dimension subjective. Les *di certi*, ceux des *indigitamenta*, sont ceux dont on peut circonscrire le domaine avec certitude, tant il est étroit ; les *incerti*, aux dires de Varron lui-même (*dubias... opiniones*), ceux dont la personnalité lui apparaît plus vague, car elle est aussi plus étoffée. Le culte des images est, pour moitié, réhabilité : condamné, certes, dans ses dérives superstitieuses ; mais Y. LEH-

MANN ouvre sur ce point des perspectives à la fois nouvelles et profondes, réévalué, dans la mesure où les effigies des dieux sont aussi le support de la contemplation philosophique.

Sur toutes ces questions, sens et valeur de la théologie tripartite, attitude face aux religions orientales, conception du divin, Y. LEHMANN montre la tension de la pensée varronienne, entre polythéisme et monothéisme. Il évite le terme (anachronique ?) d' « hénothéisme » et s'en tient à l'affirmation d'un véritable monothéisme, dominé par un Jupiter cosmique, « âme du monde », informé par un néostoïcisme platonisant. On notera avec intérêt que, sur le problème toujours ouvert de la localisation des Champs Élysées, Y. LEHMANN opte pour un séjour céleste (lunaire), plutôt que souterrain. Deux remarques, néanmoins. L'Ida où Varron vit un monument du culte de Cybèle n'est pas la montagne de Crète, mais son homonyme de Phrygie, contrée qu'il visita également. Et le prêtre de la même Mère des Dieux n'est pas un archigalle, impensable à cette époque (Y. LEHMANN a raison contre J.-P. CÈBE), mais, je crois, un Battakès (Diodore, 36, 13 ; Plutarque, *Marius*, 17).

Les *Satires Ménippées*, le *Liber de philosophia*, qui traite du souverain bien, nous révèlent l'attitude de Varron face aux diverses écoles philosophiques. Devant le pullulement des sectes, objet de scandale, son attitude est moins un éclectisme qu'un œcuménisme ; celle non d'un polygraphe (terme infamant), mais d'un encyclopédiste à la curiosité universelle, qui a découvert de longue date (et non sur la fin de sa vie) le pythagorisme et qui, rationaliste, pourfend les mythes dégradants au nom d'une exigeante spiritualité. Cet homme de raison et de conviction, qui a réhabilité la religion des ancêtres, reprend, comme philosophe à part entière, sa juste place dans l'histoire du moyen platonisme.

Il fallait l'intime connaissance de l'œuvre de Varron que possède Y. LEHMANN pour se mouvoir avec une telle aisance à travers une multitude de fragments éclatés. Le résultat est une vaste mosaïque où, des tessères patiemment ajustées, se dégage une figure, se lit une pensée. Y. LEHMANN cite toujours les textes sur lesquels se fonde sa reconstruction, il en reproduit une traduction autorisée. C'est un des grands mérites de son travail que de réunir un corpus de textes (au risque de donner l'impression d'un catalogue), parfois difficilement accessibles, et de les rapprocher pour les offrir à notre réflexion : ainsi sur la *Magna Mater*, la mise en perspective de la ménippée, les *Euménides* (dont on lira le savoureux résumé), des *Antiquités* et du *De lingua Latina*.

Varron, déjà, voulut être, avant Auguste, le restaurateur de la religion nationale. « Alors que nous errions dans notre propre ville comme des étrangers, ce sont tes livres qui nous ont pour ainsi dire ramenés chez nous », lui dit Cicéron (*Acad. post.*, 1, 9). Y. LEHMANN nous ramène dans cette vaste demeure qu'est l'œuvre de Varron, même s'il nous reste encore bien des pièces à en explorer. Il nous réintroduit dans la familiarité d'un Maître qui nous était devenu étranger et fait réapparaître avec netteté ses traits qui s'étaient brouillés. Même s'il est toujours loisible de discuter de tel ou tel détail, nous lui en sommes tous grandement redevables.

Jacqueline CHAMPEAUX.

Giorgio PIRAS, *Varrone e i poetica verba. Studio sul septimo libro del* 'Lingua Latina' : Bologne, Pàtron, 1998, 220 pages.

Le titre de cet ouvrage ne donne pas d'emblée toute la mesure de son contenu. En effet, le livre VII du *De Lingua Latina* de Varron, loin d'être étudié ici pour lui-même, est replacé dans l'ensemble de la réflexion varronienne. De cette réflexion synthétique résulte un commentaire riche et une problématique neuve, qui en

rendent particulièrement intéressante la lecture. Le livre VII est ainsi référé notamment à des œuvres qui, parvenues sous une forme fragmentaire, retrouvent, de cette mise en contexte, un contenu élargi, capable d'aider à la reconstruction de faits perdus. Ainsi en va-t-il notamment des *Antiquitates* (*Res humanae* et *Res diuinae*). Sont également prises en compte (p. 38) les références, outre à l'ensemble du *De Lingua Latina*, tel qu'il est connu par la transmission textuelle, aux œuvres comme l'*Isagogicus*, les *Satires Ménippées*, les *Disciplinarum libri*, la doctrine numérologique et pythagoricienne du *De principiis numerorum*. Philosophie, grammaire, philologie et littérature interfèrent ainsi avec finesse dans l'étude de ce livre consacré aux poètes et à la poésie autant qu'à la poétique.

De cette synthèse ressort l'importance prise chez Varron par la quadripartition. Si les composants en sont fixes, leur mode de répartition varie selon l'orientation du mode de pensée (p. 41). Dans le *De Lingua Latina*, elle obéit aux catégories : hommes, lieux, temps, choses ; dans les *Antiquitates* aux questions *qui, ubi, quando, quid* que l'on retrouve dans la *Satire Ménippée, Nescis quid Vesper serus uetat*. En revanche, dans l'*Isagogicus ad Pompeium* on trouve un autre ordre *qui, quid, ubi, quando*, et dans les *Res Rusticae* une formulation fondée sur les notions de *locus, corpus, tempus, actio*. Aussi la réflexion varronienne est-elle autant philosophique que linguistique et grammaticale, voire rhétorique. Le livre VII est de ce fait examiné conjointement à partir des données d'Aristote, du stoïcisme, des Académiciens et des Péripatéticiens, d'Antiochos d'Ascalon et des Pythagoriciens. Ces considérations sont développées dans l'Introduction (*La structure générale du De Lingua Latina*) et dans le premier chapitre consacré à la quadripartition (*locus, corpus, tempus, actio*).

Une réflexion spécifique du livre VII n'intervient finalement qu'à partir du chapitre II. Elle s'ouvre avec les « raisons du livre VII » (p. 57-125). Si elle fait le point sur des notions connues comme les quatre degrés de l'étymologie, elle conduit à dégager un art poétique varronien renouvelé et enrichi. Des références comparées à Cicéron ou à Quintilien et à Aristote ainsi que l'évocation des autres œuvres varroniennes consacrées aux notions et techniques de l'écriture poétique conduisent G. PIRAS à insister sur la différence qui sépare chez Varron la grammaire et la philosophie, sur les néologismes et hapax des poètes appelés à entrer dans une *consuetudo* d'autant plus reconnue comme telle que jouent en ce cas l'*auctoritas* auctoriale et la *uetustas* des modèles, que représente en particulier le *carmen*. Alors que les composés poétiques restent en l'occurrence rares, en revanche déterminante est dans la naissance d'un langage poétique la *similitudo*, la *uicinitas* et les figures de mots. Il reste que Varron s'intéresse moins encore à la linguistique qu'à une langue poétique contribuant à une histoire littéraire. D'autres titres de son œuvre montrent l'importance prise par ces notions dans l'œuvre varronienne, tels le *De poematis* et le *De poetis*, voire la *Satire Parmeno*. Très intéressant est plus particulièrement encore le tableau des citations poétiques, p. 106, d'où ressortent des tendances majeures autant qu'une théorie. Varron cite les poètes républicains certes pour leur *auctoritas* et leur *uetustas*, mais aussi comme critique littéraire. Il recourt ainsi à une présentation alexandrine (p. 110) d'une littérature requérant un premier inventeur (*inuentio*), une progression (*incrementum*) et un point d'aboutissement de la perfection (*perfectio*).

Le livre VII suit ainsi une tradition rhétorique et grammaticale assignant à la langue poétique une place à part, en théorie comme en pratique. Là se trouvent les vraies raisons de son exclusion, par Varron, de la grammaire étymologique. Le chapitre III (p. 127-189) repose sur l'analyse de la structure du livre VII, qui, avant d'être examinée pour elle-même, prend en compte l'étude structurale des autres livres du *De Lingua Latina*. Outre un riche commentaire, on trouvera des tableaux

récapitulatifs très utiles. Le livre s'achève sur deux *indices*, l'un des passages cités, l'autre des notions nouvelles. Il contient en outre une riche bibliographie que complètent encore les notes. Les quelques légères omissions que l'on pourrait relever ne sont dues qu'à des parutions quasi concomittantes, tel Y. LEHMANN, *Varron théologien et philosophe romain*, Bruxelles, 1997. Au total cet ouvrage présente une matière abondante et féconde qui intéressera aussi bien les Varroniens que les grammairiens, les philosophes et les littéraires.

Jacqueline DANGEL.

Joachim FUGMANN, *Königszeit und Frühe Republik in der Schrift « De viris illustribus urbis Romae ». Quellenkritisch-historische Untersuchungen*, II, 1 : *Frühe Republik* (6./5. Jh.) (Studien zur klassischen Philologie herausgegeben von M. von Albrecht) : Francfort-Berlin-Berne-New York-Paris-Vienne, Peter Lang, 1997, 234 pages.

Dans un précédent volume consacré au *De uiris illustribus* (*Königszeit und Frühe Republik...*, 1, *Königszeit*, Francfort..., 1990) J. FUGMANN était parvenu aux conclusions que voici : 1) La tradition que cet opuscule nous a conservée à propos du *regnum* n'est pas celle de Tite-Live. 2) Ces premiers chapitres invitent à reconnaître dans cet écrit l'abrégé d'une œuvre substantielle qui n'était pas structurée selon l'ordre des temps. Selon toute vraisemblance il s'agissait d'un recueil de biographies datant des années —40 à —30 et dont la paternité peut être attribuée à C. Julius Hyginus, bibliothécaire de la Palatine et auteur, entre autres traités, d'un *De claris uiris* au témoignage d'Asconius.

Ce tome II traite des chapitres 10 à 22 dont onze sont consacrés à une figure historique ou légendaire du Moyen Âge républicain (509-449). Les deux autres résument la geste de Licinius Stolo, puis, à plus de cent cinquante ans de distance, celle de Q. Ogulnius. Comme en d'autres parties de son œuvre, l'anonyme, on le sait, s'ingénie à prendre des libertés avec la chronologie : c'est ainsi par exemple que l'évocation des décemvirs succède à celle de Licinius Stolo.

Tous les chapitres en question sont passés au crible d'une analyse serrée, bien informée et prioritairement centrée sur le rapport de leur contenu avec la tradition livienne. Au terme de son enquête, J. FUGMANN revient sur les conclusions de son premier volume pour les préciser et les enrichir. Dans leur nouvel état, elles peuvent être résumées comme suit : 1) Il est certain que le *De uiris illustribus* appartient au genre de l'épitomé : entre autres passages, 10, 3 et 6-7 ainsi que 17, 1 et 3-5 ont valeur de preuve sur ce point. 2) Il est non moins évident que cet opuscule se nourrit de traditions autres que celles de l'*Ab urbe condita*. Certes, des échos de cette œuvre s'y laissent percevoir. L'explication la plus plausible de ce phénomène est que Tite-Live et l'auteur du recueil abrégé par l'anonyme sont dans ce cas l'un et l'autre tributaires d'une même source « tardo-républicaine ». 3) Lorsque des parallélismes sont constatables entre *De uiris illustribus* d'une part, des auteurs et des œuvres qui relèvent de la tradition livienne de l'autre, le plus sage est de conclure à une utilisation par ceux-ci de la source de notre opuscule. La même explication vaut selon toute vraisemblance pour les points d'accord entre l'anonyme et, selon les cas, Valère Maxime, les *Scholia Bobiensia*, les *Scholia Iuuenalis*, Servius et Isidore. 4) Les similitudes relevées entre le *Liber Memorialis* et le *De uiris illustribus* sont significatives dans la mesure où le premier de ces écrits est organisé selon l'ordre des matières, alors même que le second s'en écarte. 5) Certaines notations (cf. 21, 1, sur les emprunts faits par les décemvirs aux lois de Solon) de l'anonyme renvoient à des traditions qui ne sont pas attestées avant les années 50.

Il y a là un indice de plus en faveur de la théorie qui rattache le *De uiris illustribus* au *De claris uiris* d'Hygin.

Bref, une argumentation que le lecteur n'a pas de peine à suivre. On saura également gré à J. FUGMANN d'avoir rejeté toute forme de dogmatisme en ne perdant jamais de vue le fait qu'en matière de « Quellenforschung », le naufrage de la littérature latine « inconnue » condamne le chercheur à se satisfaire d'hypothèses et, dans le meilleur des cas, de vraisemblances : les formulations dont il use sont en général plus prudentes que notre présentation ne le donne à penser. Un regret pour finir qui a trait au problème des rapports du *De uiris illustribus* avec la tradition des *elogia* : si l'importance en est soulignée p. 12, il n'est abordé nulle part dans la suite de l'ouvrage.

Jean-Claude RICHARD.

VERGIL'S « AENEID », Augustan Epic and Political Context, ed. with an introduction by Hans-Peter STAHL : London, Duckworth in association with The Classical Press of Wales, 1998, XXXIII-324 pages.

Voici un livre que les spécialistes de Virgile et les connaisseurs passionnés de la poésie latine liront avec le plus vif intérêt de bout en bout. Chacun des quatorze érudits qui ont collaboré à ce recueil a accepté de mettre à l'épreuve dans le commentaire détaillé ligne à ligne d'un passage limité de l'*Énéide* sa manière d'approcher Virgile, et les extraits ont été choisis de façon à permettre une vue générale sur les opinions du poète dans le domaine politique telles que les lecteurs de l'époque augustéenne pouvaient les saisir dans cette épopée que Jacques Perret disait « des semences » de leur Rome.

La publication du volume résulte de deux séries de conférences organisées par leur éditeur Hans-Peter STAHL, la première en 1995 à Pittsburgh, la seconde en 1996 à Oxford. Tel a été le « testing ground » pour ces méthodes variées de lecture mises en œuvre sur des extraits relativement brefs de l'*Énéide* que les auditeurs pouvaient d'autant plus aisément percevoir qu'obligation était faite au conférencier de donner « sa » traduction du passage (traduction déjà, bien sûr, chargée d'une interprétation). Pragmatisme exemplaire au service on ne peut plus respectueux et de l'épopée virgilienne et des lecteurs du recueil conduits à la claire conscience des débats méthodologiques et des grandes questions qui se posent nécessairement à propos de la relation de l'œuvre à son contexte politique tel qu'on peut le concevoir et le reconstruire actuellement non sans être influencé par le contexte politique présent et des options personnelles (ces sujets sont tout particulièrement abordés par H.-P. STAHL dans son introduction à l'ouvrage, Don FOWLER et Anton POWELL). Rien de plus stimulant que ces débats rigoureux et vigoureux entre critiques qui estiment entendre s'exprimer dans l'œuvre virgilienne plusieurs « voix », celle qui loue, mais plus encore celle qui questionne, voire blâme Auguste avec ironie, et partisans de la lecture pro-augustéenne de l'*Énéide* (avec la tentative de définir la nuance de la propagande, après que l'on a essayé de définir la propagande, mieux, ce que peut être la vérité de l'histoire). Bien des interprétations neuves sont présentées ici : la plupart emporteront la conviction, les quelques autres, si elles laissent le lecteur du recueil dubitatif, ne peuvent pas néanmoins ne pas influencer son regard quand il retourne au texte virgilien.

Chaque contribution est en moyenne de vingt pages, si l'on excepte les communications de H.-P. STAHL (52 pages), Philip HARDIE (28 pages) et Richard F. THOMAS (32 pages). En ouverture Egil KRAGGERUD montre (p. 1-20) qu'il ne convient pas de déceler dans le préambule de la troisième *Géorgique* une épopée

projetée *a Caesareis*. Ensuite l'ordre adopté est simplement à juste titre celui de la succession dans l'*Énéide* des passages étudiés : *Aen.* 1, 278-91 et 8, 714-23, 12, 791-842 par Gunther GOTTLIEB; *Aen.* 3, 268-93 par H.-P. STAHL; *Aen.* 6, 608-27 par A. POWELL; *Aen.* 6, 815-35 par Eckard LEFÈVRE; *Aen.* 6, 860-86 par Rheinhold GLEI; *Aen.* 7, 341-40 et 12, 1-80 par Elaine FANTHAM; *Aen.* 7, 601-40 par D. FOWLER; *Aen.* 8, 185-267 par Llewyn MORGAN; *Aen.* 8, 630-728 par Alexander G. McKAY; *Aen.* 10, 495-503 par Stephen HARRISON; *Aen.* 11, 225-467 par Ph. HARDIE; livre 12 (« L'isolation de Turnus ») par R. F. THOMAS; *Aen.* 12, 791-842 par D. WEST.

Quatre exposés relèvent d'une définition large de la politique. Ainsi Ph. HARDIE dans « Fame and Defamation in the *Aeneid* » en examinant au chant 11 le récit du Conseil des Latins conduit une étude sur la rhétorique politique qui s'y manifeste, confronte la rhétorique politique dans l'*Énéide* avec celle des débats oratoires dans la vie politique contemporaine de Virgile, enfin compare les effets rhétoriques dont use le poète pour les affrontements politiques mis en scène à ceux qui apparaissent dans l'épopée. Histoire d'une reine, la remarquable étude du personnage d'Amata (« la première victime d'Allecto... ») par E. FANTHAM insiste à la fois sur la transformation par le poète de la reine criminelle que laisse entrevoir la tradition et sur les affinités du personnage virgilien tragique avec Didon. Qui est l'ennemi public ? R. F. THOMAS refusant de considérer Turnus a priori avec un regard hostile persuade magnifiquement de voir en lui un héros présenté par Virgile à la hauteur d'Énée et d'une complexité profondément humaine. À ce qu'il me semble, ne serait-ce qu'à partir des vers inachevés qui sont en rapport avec Turnus, Virgile retravaillait encore le personnage plus en auteur tragique qu'en narrateur épique peu avant sa mort prématurée. L'étude des images d'ouverture et de fermeture qu'en poussant « les portes de la guerre » D. FOWLER a menée pour le chant 7, puis l'*Énéide* entière, s'est élargie en une réflexion sur le dynamisme de Rome tel qu'il a plu à l'âme romaine de la voir.

Seul E. LEFÈVRE présente l'auteur de l'*Énéide* « comme un républicain » qui aurait marqué ses distances avec César « père » et se serait fait en 23 avant J.-C. avec sa « voix personnelle » l'écho d'une aspiration à plus d'éléments « républicains » dans l'organisation politique. Je crois, pour ma part, comme je l'ai écrit ailleurs, qu'on peut probablement entendre en ces vers « une réponse à l'opposition anti-augustéenne ».

La majorité des auteurs du recueil argumente en faveur d'une lecture pro-augustéenne de l'*Énéide*; mais chacun a été attentif à définir aussi objectivement que possible la nuance « pro-augustéenne » qu'il voyait colorer le passage étudié. Pour G. GOTTLIEB le poète s'exprime de manière concordante avec le programme religieux d'Auguste et reprend les « condensation symbols » gouvernementaux propres à favoriser un *consensus*; selon lui Virgile s'est attaché à montrer Jupiter protégeant la *Res Romana* et non pas précisément tel système constitutionnel. D. WEST, dont la communication s'intitule « The End and the Meaning », mène une étude de la fonction des dieux dans l'*Énéide* à partir d'un commentaire de l'entrevue de Jupiter et de Junon au chant 12, passage dont il souligne à la fois les arrière-pensées politiques de ligne augustéenne et l'expression remplie d'humour; il refuse pour sa part l'idée d'une théologie virgilienne et conduit finalement les lecteurs devant le « mystère » de l'histoire : quelle est la fin ? quel est le sens ? Dans une convaincante contribution illustrée de cartes et de photographies en noir et blanc H.-P. STHAL montre l'exaltation du vainqueur d'Actium dans le choix étudié des étapes que Virgile a voulu faire faire à Énée au cours de ses errances et il en souligne la relation avec les *monumenta* post-actiaques. Alexander G. McKAY a reconnu dans les dernières scènes représentées sur le bouclier prophétique d'Énée le par-

cours de la *pompa triumphalis* d'Octave en 29, parcours que lui-même a refait à pied, *Énéide* en main ; il incite à discerner dans les vers de Virgile les lieux et monuments qui rappelaient des épisodes historiques majeurs à proximité des processions triomphales ; pour lui, au centre du bouclier ne se situe pas la représentation de la bataille d'Actium, mais une image double montrant l'entrée triomphale d'Octave dans Rome et Octave assis devant le temple d'Apollon Palatin tandis que défilent devant lui les nations soumises. S. HARRISON a su avec une pénétrante finesse lire sur le baudrier de Pallas comment Virgile a transformé en une invitation à méditer sur la tragédie de la guerre le triomphalisme post-actiaque exprimé dans les représentations des Danaïdes que l'on admirait sous le portique du temple d'Apollon Palatin ; il a montré comment se marient ici chez Virgile « le symbolisme moral et l'idéologie politique ». C'est une option politique proprement partisane qu'A. POWELL dénonce dans la manière dont Virgile aurait suggéré que tous ceux qui avaient soutenu Sextus Pompée se retrouvaient dans le Tartare ; et R. GLEI entend dans l'hommage funèbre rendu par Anchise en anticipation à son lointain descendant Marcellus, le neveu d'Auguste, les accents d'une hypocrisie qui aurait été celle même du Prince pour qui la mort du jeune homme aurait été en définitive une aubaine politique : « the show had to go on and it did ».

Un index de six pages accompagne utilement l'ensemble des communications. Chacune de celles-ci se termine sur une bibliographie « de pointe » où figurent rarement des ouvrages français — ce qui ne peut manquer de nous « interpeller », comme on dit aujourd'hui.

On ne saurait rester indifférent à la lecture de ce livre stimulant, toujours d'une intelligence vive où abondent les références à la vie politique moderne, et dont un mérite supplémentaire est de faire part d'ouvrages en cours ou à paraître.

Antoinette NOVARA.

Aldo SETAIOLI, *Si tantus amor*, Studi Virgiliani, coll. Testi e Manuali per l'insegnamento universitario del Latino 53 : Bologna, Pàtron editore, 1998, 260 pages.

Dans la belle collection « Testi e Manuali per l'insegnamento universitario del Latino » dirigée par Alfonso TRAINA est paru en 1998 ce recueil qui rassemble huit études virgiliennes d'Aldo SETAIOLI, études déjà publiées de façon dispersée au cours des trente dernières années. Il n'y a pas là toutes les études virgiliennes d'A. SETAIOLI : ainsi ne figurent pas dans ce livre les pages de l'auteur sur la description poétique de l'outre-tombe dans le papyrus de Bologne ni les articles écrits pour l'*Enciclopedia Virgiliana*. Les essais ici rassemblés concernent avant tout l'*Énéide*, six sur huit : « Ulysse dans l'*Énéide* », « À propos d'*Aen.* 4, 504-521 », « Encore à propos de la scène de magie dans le IV[e] livre de l'*Énéide* », « Palinure : genèse d'un personnage poétique », « *Nouies Styx interfusa* (*Aen.* 6, 439-*Géorg.* 4, 480) », « Le déclenchement de la guerre dans le septième livre de l'*Énéide* » ; en ouverture l'article intitulé « Une influence cicéronienne sur Virgile », s'il est centré sur la fin de la première *Géorgique*, est néanmoins aussi en relation avec le discours d'Anchise dans le livre VI de l'*Énéide* ; en fin de volume une perspective sur « Les filons d'interprétation dans l'exégèse des *Géorgiques* par l'Antiquité tardive » est loin de laisser de côté les commentaires de l'*Énéide*.

Une érudition exquise fait le charme de ces études à la finesse pénétrante. L'auteur a pris le soin d'apporter éventuellement des retouches au gré des nouveautés apportées par la recherche : un petit chiffre en gras imprimé en contrebas de la ligne les signale renvoyant aux pages d' « aggiornamenti » (30 pages) où il

y a un commentaire de la bibliographie postérieure à la parution des articles. Un index d'une centaine d'auteurs antiques cités, un index de près de cinq cents œuvres modernes critiques utilisées complètent le volume.

Plus qu'une méthode de lecture A. SETAIOLI enseigne comme secret d'expérience une morale de lecture critique, simple seulement en apparence : « aucune vraie connaissance de Virgile et de sa poésie ne peut s'obtenir sans un humble travail d'approfondissement conduit sur les si nombreux aspects de son œuvre. Dans cet esprit on a cherché dans l'humilité à apporter une contribution circonscrite, mais solide et non destinée à disparaître avec le changement de mode, sur certains problèmes précis soulevés par le texte virgilien, sans oublier non plus la manière dont fut assurée la réception de celui-ci par les exégètes antiques tellement plus voisins que nous de l'époque et de l'optique de l'auteur » (p. 8).

Cette modestie attentive et passionnée dans le compagnonnage de plus de trente ans avec Virgile a abouti à ces textes-guides pour une approche du poète, à ces pages qui, la plupart, d'une manière ou d'une autre, subtilement conduisent à entrevoir Virgile à l'œuvre : ainsi, peut-on suivre la genèse de l'épisode de Sinon, la genèse du personnage de Palinure, la modification du plan primitif à la fin de l'*Énéide* IV... *Si tantus amor...*

Antoinette NOVARA.

Francesca BOLDRER, *L'elegia di Vertumno (Properzio 4.2), Introduzione, testo critico, traduzione e commento* : Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 1999, 167 pages, index.

Francesca BOLDRER, dans ce livre dense qui fait suite à un travail de doctorat, a pris pour sujet l'une des élégies les plus problématiques de Properce. Déjà A. DEREMETZ nous avait présenté une interprétation subtile de l'élégie 4, 2, que nous pouvons trouver, sous le titre *L'élégie de Vertumne : l'œuvre trompeuse*, dans la *R.É.L.* 64, 1986, p. 116 à 149.

Le propos de l'auteur italien est de faire le point sur la pluralité des lectures que le poème suscite et de prendre place dans la longue série des traductions et commentaires qui accompagnent les métamorphoses de Vertumne. Le plan de l'ouvrage est clair. La première partie recense donc les divers axes d'interprétation : recherche historique et archéologique sur le dieu étrusque et étrange Vertumne ; recherche étymologique sur le nom si ambigu de ce dieu ; recherche sur la signification politique et idéologique d'un texte exprimant le souci de la paix civile et l'important symbolisme d'une statue de Vertumne sur le Forum ; recherche littéraire sur les relations entre l'élégie 4, 2 et le modèle qu'est Callimaque ainsi que sur le rapport du poème à l'esthétique de l'épigramme ; enfin recherche philologique sur la tradition manuscrite et les traductions qu'elle génère. La seconde partie de l'ouvrage présente le texte et sa traduction. La troisième partie est consacrée au commentaire philologique. Deux appendices complètent cet ensemble : un apparat critique complet et l'index des conjectures proposées jusqu'à présent ; une bibliographie et un index des notions et des mots principaux.

Dans cet inventaire des problématiques et des sujets de controverse, nous avons retenu la notion d'étiologie politique utilisée par Fr. BOLDRER : plutôt que de faire directement l'éloge d'Auguste, Properce choisit de célébrer une image, ici une statue qui fait partie du décor de la Rome augustéenne ; le procédé avait été employé en 2, 31, à propos du temple d'Apollon Palatin. Nous comprenons mieux alors la place du poème dans la thématique romaine du livre 4 : il s'agit de louer la paix que le *princeps* garantit aux citoyens en toge vaquant à leurs occupations sur le Forum,

dans la prospérité et l'abondance. De cette manière, un nouveau type de *decorum* apparaît : l'élégie érotique devient romaine, la précieuse et sensuelle étoffe de Cos cède à la toge.

Nous avons également apprécié l'analyse complète de la tradition manuscrite et critique, la précision de la traduction et l'abondance des notes, le soin de la mise en page. Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec la traduction de *decorus ero* (v. 22) par « saro perfetto » ; la note détaillée des pages 105-106 sur le sens des vers 21-22 est la bienvenue, mais il nous semble que la notion de perfection n'est pas signifiée par l'adjectif latin qui insiste sur la convenance : toutes les apparences prises par Vertumne lui siéent, dès lors qu'elles sont belles ; ne pouvons-nous traduire simplement par : « je serai comme il convient » ?

Pour conclure, nous dirons que Fr. BOLDRER a écrit un petit livre riche et utile sur un sujet difficile.

E. DELBEY.

René MARTIN, *Le Satyricon, Pétrone* : Paris, Éditions Ellipses, 1999, 174 pages.

Les Éditions Ellipses, qui ont fait une remarquable percée en une dizaine d'années, ont lancé récemment une collection, « Les textes fondateurs », qui intéresse les latinistes, puisque y est déjà paru un volume de Joël THOMAS sur les *Bucoliques* et les *Géorgiques* et qu'on attend celui de Philippe HEUZÉ sur l'*Énéide*. René MARTIN traite, lui, du *Satyricon* de Pétrone, un livre qu'il connaît bien et sur lequel il a déjà beaucoup réfléchi. Rien d'étonnant, donc, qu'on y retrouve certaines idées qu'il a déjà exprimées ici ou là sur l'œuvre et son auteur (par exemple dans son article de la *R.É.L.* 53, 1975, « Quelques remarques concernant la date du *Satiricon* »).

Celle qui risque de susciter le plus de réserves concerne la datation du roman. René MARTIN en effet le situerait volontiers à la fin du Ier siècle, à l'époque de Martial (c'est-à-dire sous Domitien), le poème de 295 vers consacré à la guerre civile n'étant pas, selon lui, une parodie de Lucain, mais de Silius Italicus.

On peut être d'accord pour discuter l'identification de Pétrone avec le Petronius dont parle Tacite, et également pour distinguer, à propos du roman, moment de l'écriture et moment de l'action. Mais il faut noter que l'historien attache suffisamment d'importance au personnage de Pétrone pour détacher sa biographie et la mettre en relief. Qu'il ne mentionne pas le *Satyricon* et veuille de Pétrone ne retenir que le politique n'a rien d'étonnant dans la mesure où Pétrone, comme le montre du reste excellemment René MARTIN, a voulu en littérature aller à contre-courant de l'opinion dominante au risque de rester méconnu (voir p. 51-52) ; et le *Satyricon* a longtemps été entouré d'un silence général, note ailleurs l'auteur (p. 91). On peut donc admettre que Tacite ne connaissait pas Pétrone comme écrivain, parce qu'on ne le lisait pas dans son milieu, sans qu'il soit non plus nécessaire de supposer une sorte de mise à l'index du *Satyricon*, comme le voulait Pierre GRIMAL.

Reprenons à présent la question du *cognomen* Arbiter. Le personnage dont parle Tacite sans lui donner de *cognomen* s'appelait Petronius Niger, tout le monde en convient sur la foi d'une inscription, et l'expression *elegantiae arbiter*, qui lui est appliquée dans les *Annales*, a été forgée soit par Néron ou son entourage, soit, plus vraisemblablement, par Tacite lui-même (cf. p. 8). C'est évidemment sous l'influence de cette formule, comprise à tort comme un surnom, que l'on a affublé l'auteur du *Satyricon* du *cognomen* d'Arbiter, cela dès l'époque du grammairien Terentianus Maurus (fin du IIe siècle) et plus tard chez Macrobe, Sidoine Apollinaire, ou

le mythographe Fulgence. Si donc il y a eu une confusion entre le Petronius consul dont parle Tacite et un homonyme, auteur lui du *Satyricon*, elle est en tout cas ancienne.

On peut regretter ensuite que René MARTIN ne prenne pas en compte dans ses efforts de datation la parodie de Sénèque manifeste dans plusieurs passages du roman et souvent soulignée par la critique (la question est à peine abordée p. 43) ; or on ne peut parodier qu'un auteur présent dans les esprits, ce qui nous ramène à l'époque de Néron. Enfin, il est difficile à nos yeux de faire fi des nombreux rapprochements entre Trimalcion et Néron relevés par exemple par K. F. C. ROSE (*The date and author of the Satyricon*, Lugduni Batavorum, Brill, 1971, p. 77-86) ; ceci ne veut pas dire, bien entendu, que Trimalcion soit une caricature de Néron (Pétrone a brouillé les pistes en pratiquant la surcharge référentielle), mais renvoie encore à l'époque de celui-ci. Pour clore la question, nous admettons bien volontiers que, même si l'on n'est pas convaincu par la thèse soutenue, l'intérêt des arguments avancés par René MARTIN et la logique du raisonnement excluent de la rejeter sans examen. Et, comme il l'écrit à juste titre (p. 14), ce problème ne doit pas faire oublier l'essentiel, le roman lui-même.

S'agissant de l'essentiel, justement, le livre de René MARTIN est rempli d'aperçus éclairants et d'analyses perspicaces. Il est, pour nous limiter à un exemple parmi bien d'autres, tout à fait intéressant de souligner (p. 51) que le poète Eumolpe, dont les vers épiques et les déclamations ne rencontrent jamais le succès, reçoit des applaudissements une seule fois, quand il raconte l'histoire de la Matrone d'Éphèse. Ce peut être en effet « l'ébauche d'un manifeste littéraire, doublé d'un discret plaidoyer *pro domo* » : mieux vaut parler de la réalité (même si c'est en la transposant) que d'ennuyer le public avec les grands thèmes rebattus de l'histoire et de la mythologie.

L'ensemble est écrit d'une manière alerte, avec l'aisance que l'on connaît à René MARTIN. Nous nous serions passé pour notre part de certaines formulations familières (e.g. p. 68), mais peut-être sont-elles jugées appropriées au public auquel est censée s'adresser la collection. Par ailleurs le goût bien connu de l'auteur pour le cinéma nous vaut de fréquents excursus sur le septième art, avec quelques rapprochements audacieux sur la pertinence desquels nous laissons le lecteur juge ; en revanche le développement consacré au *Fellini-Satyricon* est excellent. Et le tout se lit avec plaisir.

Certains propos un peu rapides auraient cependant pu être nuancés. Il est excessif d'écrire (p. 38) que le chapitre 20 est « de loin le plus obscène du roman ». Possède-t-on, même si les trois affirmations ne sont pas contradictoires, « au maximum un cinquième » (p. 3), « à peine un huitième » (p. 7), ou « à peine un tiers » (p. 20) de l'œuvre ? Et doit-on vraiment (p. 20) suivre l'indication, donnée par un seul manuscrit, selon laquelle nous serions en présence de fragments des livres 14, 15 et 16 de l'original, et supposer — gratuitement — un ouvrage de 24 livres, c'est-à-dire d'une taille inhabituelle pour l'antiquité au regard des romans conservés ? Supposition également (p. 21) que d'affirmer que la *Cena* « doit correspondre approximativement au livre 15 ». Plus grave : le repas chez Trimalcion n'est pas « pantagruélique » (p. 22), quoiqu'on le dise couramment. Le texte indique clairement le contraire, comme l'a montré Jackie PIGEAUD dans un article peu connu (« L'esthétique de Trimalcion. Quelques notes à propos de la *Cena* », *Littérature, médecine et société* 12, 1995). En effet si les plats sont des tromperies et qu'on parle beaucoup de nourriture, le repas lui-même est peu abondant, la nourriture n'étant pas offerte pour sa finalité, qui est de rassassier, mais proposée comme énigme à déchiffrer.

La règle du compte rendu veut que l'on mette souvent plus en lumière les faiblesses d'un ouvrage que ses mérites. Mais là non plus, il ne faut pas oublier l'essen-

tiel. René MARTIN donc nous donne, dans le genre difficile de la monographie, un ouvrage excellent et qui faisait défaut. Sa très bonne connaissance de Pétrone lui permet d'exploiter des passages rarement cités. Il écrit en une langue aisément lisible, et réussit ainsi la gageure de donner un ouvrage spécialisé sans écraser le lecteur sous un appareil de notes rébarbatif. Toujours intelligent même quand il est contestable, jamais réducteur, il stimule la réflexion sur un roman dont la richesse de signification ne peut plus être mise en doute.

Étienne WOLFF.

Delfim Ferreira LEÃO, *As Ironias da Fortuna. Satira e moralidade no* Satyricon *de Petronio* : Lisboa, Ediçoes Colibri, Faculdade de Letras da Universitade de Coimbra, 1998, 162 pages.

Assistant à l'Institut d'Études classiques de l'Université de Coimbra, et déjà auteur de quatre articles consacrés au *Satyricon*, Delfim Ferreira LEÃO propose dans cet essai une lecture assez neuve du roman de Pétrone — qu'il considère, avec bien d'autres, comme ayant pour auteur le fameux Petronius Niger, *arbiter elegantiae* à la cour de Néron. De fait, le premier chapitre de l'ouvrage est consacré à l'éternelle « question pétronienne », et l'auteur s'y emploie à réfuter, de façon intelligente et nuancée, les arguments présentés par moi-même en faveur d'une datation postérieure — cette analyse critique de mon article paru ici même en 1975 (n° 53 de la *R.É.L.*) étant au demeurant, à ma connaissance, la première qui ait été entreprise depuis cette date. Ce n'est pas ici le lieu de critiquer à mon tour cette critique (qui m'a vivement intéressé, bien sûr, sans pour autant me convaincre) : disons simplement que la question reste ouverte, et que l'auteur, en tout état de cause, a le mérite de ne pas tomber dans le « dogmatisme néronien » dont font preuve tant de spécialistes qui, de façon peu scientifique, considèrent le problème comme résolu une fois pour toutes. Cela étant, la thèse générale de l'ouvrage, défendable du reste même si le *Satyricon* est d'époque flavienne ou antonine plutôt que néronienne, est que son auteur, sous la forme d'un roman comique écrit dans un style « vif et sardonique », s'est proposé non seulement de faire rire, mais aussi et surtout de délivrer un « message » et de présenter une critique sérieuse, et fort efficace, de la décadence généralisée que connaissait la société de la Rome impériale. Ce point de vue, on le sait, a souvent été contesté, et le chapitre de conclusion, intitulé « Moralidade do romance », est largement consacré à une réfutation des arguments de P. G. WALSH tendant à nier au *Satyricon* tout caractère de sérieux et toute portée philosophique ou morale. Delfim Ferreira LEÃO rapproche ici, de façon suggestive, la problématique du roman pétronien de celle de l'*Asinus aureus* d'Apulée, dont on s'est demandé pareillement s'il fallait y voir une œuvre de pur divertissement ou un ouvrage à finalité religieuse (comme on tend à le penser aujourd'hui). Et il émet, en terminant, l'hypothèse que le *Satyricon* pourrait bien être, lui aussi, un « roman de formation » — un *Bildungsroman* —, narrant les tribulations d'Encolpe comme Apulée devait plus tard narrer celles de Lucius, mais dans une perspective « laïque » (p. 145) opposée à l'itinéraire « religieux » du héros apuléien. Naturellement (et l'auteur ne se le dissimule pas), l'état d'extrême mutilation dans lequel nous est parvenu le roman de Pétrone ne permet pas de dépasser ici le stade de l'hypothèse ; disons que celle-ci est plausible, mais que, là encore, la question reste ouverte — et sans doute appelée à ne jamais recevoir de réponse à peu près sûre. Par ailleurs, les cinq chapitres qui prennent place entre le premier et celui-ci présentent successivement, dans le roman : « la situation des lettres et des lettrés » (le personnage complexe du poète Eumolpe étant bien entendu au centre

de ce chapitre), « les professeurs et leurs élèves » (chapitre centré sur les personnages d'Agamemnon et d'Eumolpe une fois de plus), « la dissolution du *mos maiorum* » (étude consacrée principalement aux personnages féminins), « le pouvoir et la mort » (à travers les personnages de Trimalchion et de Lichas), enfin, sous le titre exclamatif « *O lusum Fortunae mirabilem !* », expression prononcée par Encolpe en 13, 1, le rôle joué par la *Fortuna*, qui apparaît aussi omnipotente que capricieuse — tout comme, précisément, dans le roman apuléien avant l'intervention d'Isis. Toutes ces analyses sont conduites avec beaucoup de finesse, et suggèrent sans aucun doute (sans le démontrer à proprement parler) que l'auteur du *Satyricon*, quel qu'il ait été, pourrait bien avoir eu des intentions plus sérieuses qu'on ne l'a cru généralement. L'ouvrage de notre collègue portugais (qui comporte d'autre part une « bibliographie sélective » de onze pages et un *index nominum* où voisinent curieusement les noms des personnages pétroniens, des écrivains anciens et des critiques modernes), mérite d'être lu et discuté. Il constitue une très intéressante contribution aux études pétroniennes.

René MARTIN.

Ulrich EIGLER/Eckard LEFÈVRE (Hrsg.), *Ratis omnia uincet. Neue Untersuchungen zu den Argonautica des Valerius Flaccus* (*Zetemata* 98) : München, Verlag C. H. Beck, 1998, 374 pages.

En 1991, suite à un colloque sur Valérius Flaccus organisé par M. KORN et H.-J. TSCHIEDEL, avait paru un premier recueil intitulé *Ratis omnia uincet. Untersuchungen zu den Argonautica des Valerius Flaccus*, et regroupant les contributions d'un groupe de chercheurs essentiellement (mais pas exclusivement) d'origine germanique intéressés par une œuvre encore relativement méconnue dans notre pays, mais que la récente édition de G. LIBERMAN devrait nous permettre de redécouvrir. Un second colloque, organisé à Fribourg en novembre 1997 sur le même thème et avec la même équipe, atteste du succès de la formule, dont ces *neue Untersuchungen* sont la preuve matérielle. Le groupe d'origine s'est élargi à de nouveaux membres, et le recueil a pris de l'ampleur; ce sont ici vingt-cinq contributions qui sont rassemblées, à l'intérieur de cinq rubriques (Erzählkunst/Vorbilder/Welt- und Götterbild/Einzelbetrachtungen/Rezeption). La première partie regroupe donc les études consacrées aux aspects poétiques et narratologiques de l'œuvre de Valérius, signées par Th. FUHRER, F. SPALTENSTEIN, U. EIGLER, A. J. KLEYWEGT, U. AUHAGEN, U. GÄRTNER et Chr. WALDE. La deuxième examine les rapports de Valérius avec certains de ses prédécesseurs et modèles littéraires (Varron de l'Aude, Virgile, Ovide, Sénèque), avec des contributions de D. FELETTI, F. SCHIMANN, F. BESSONE et S. GREWE. Dans la troisième se retrouvent les articles sur la métaphysique et la théodicée des *Argonautiques*, dus à P. DRÄGER, S. FRANCHET D'ESPÈREY, E. LEFÈVRE, P. SCHENK et D. HELM. La quatrième réunit les communications relatives à des personnages ou à des épisodes particuliers de l'épopée, par I. FRINGS, W. SCHUBERT, G. ARICÒ, H.-J. TSCHIEDEL, G. MANUWALD, Th. BAIER, A. FERENCZI et H.-G. NESSELRATH. La cinquième enfin se résume à l'étude de J. RIEKER : « *Das Supplement des Johannes Baptista Pius Bononiensis zu den* Argonautica *des Valerius Flaccus* ». Un *index locorum* vient compléter le volume, renforçant ainsi sa commodité et son unité.

La plupart des communications de ce recueil sont de très bonne qualité, et s'efforcent d'explorer des voies nouvelles en s'orientant prioritairement vers des aspects peu abordés jusqu'ici par les études valériennes en général, et par le précédent recueil en particulier. C'est ce qui explique notamment la part importante accordée

dans ce volume à la question de la représentation des dieux dans les *Argonautiques*; des dieux dont la plupart des critiques s'accordent du reste à reconnaître le peu de consistance : le fait est que les *Argonautiques* représentent un stade de l'évolution du genre épique où le Panthéon mythologique traditionnel commence à être sérieusement dévalué, sans que soit encore intervenue la tentative de renouvellement par l'introduction des vertus personnifiées que l'on trouvera chez Stace et chez Silius Italicus, d'où un certain flottement dans la théodicée de Valérius.

Cela étant, les contributions les plus neuves et les plus fécondes sont probablement celles qui s'attachent à examiner les rapports de l'épopée de Valérius avec certains de ses intertextes appartenant à d'autres genres littéraires, et principalement à la tragédie. En fait, il apparaît (c'est en particulier ce qui ressort des intéressantes communications de Th. FUHRER et F. BESSONE) que Valérius a voulu renouveler le traitement épique du mythe argonautique en intégrant, par un jeu d'allusivité littéraire, l'ensemble de la tradition poétique (notamment élégiaque et tragique) relative à la légende de Jason et Médée. Cette ambition totalisante dans le traitement du mythe (que l'on retrouve dans une certaine mesure à propos d'Hercule) semble être un aspect essentiel du projet poétique de Valérius, et peut-être faut-il voir là la source indirecte des apparentes contradictions dans la *Weltanschauung* du poète, et de cette *Sinnlosigkeit* dont on surestime parfois la portée : la cohérence profonde des *Argonautiques* n'est pas forcément là où on la cherche le plus souvent.

Ce recueil marque donc, à plus d'un titre, une étape importante dans les recherches sur les *Argonautiques*, sans pour autant combler deux lacunes dont souffrent les études valériennes. D'une part, les aspects esthétiques et poétiques des *Argonautiques* restent encore peu explorés depuis les excellents articles, déjà anciens, de R. GARSON dans *Classical Quarterly*. La place reste ouverte à une synthèse sur le sujet, qui nous permette de mieux comprendre les raisons de l'admiration que Quintilien vouait à Valérius. La seconde lacune est liée à la première : il manque aux *Argonautiques* une vaste étude synthétique de qualité, analogue à celles dont ont bénéficié Stace (avec D. VESSEY, et plus récemment, A.-M. TAISNE et F. DELARUE) et Silius Italicus (avec M. von ALBRECHT). De fait, la bibliographie de Valérius donne une impression de morcellement et d'éparpillement que les actes de colloques, si riches soient-ils (ce qui est indubitablement le cas de celui-ci), ne sauraient atténuer. Si une telle synthèse voit le jour, nul doute en tout cas que ce recueil aura apporté une pierre importante à son édification.

François RIPOLL.

Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY, *Conflit, violence et non-violence dans la* Thébaïde *de Stace* : Paris, Les Belles Lettres, 1999, 445 pages.

Les études statiennes connaissent depuis une dizaine d'années en France un important essor, matérialisé notamment par l'édition de R. LESUEUR aux Belles-Lettres, par l'étude d'A.-M. TAISNE sur l'esthétique de Stace, et par le recueil d'Hommages à Stace publié par l'Université de Poitiers. Dans ce contexte, la belle synthèse de Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY vient apporter un éclairage décisif sur un aspect fondamental de la problématique de la *Thébaïde* : le thème du conflit et de la violence. Épopée centrée sur une aventure guerrière, la *Thébaïde* tire en effet son unité non de la figure d'un héros principal, mais d'un thème central; reste à déterminer exactement lequel, et la critique n'est pas unanime sur ce point. Certains ont privilégié le thème (très important dans la *Thébaïde* il est vrai) de la soif du pouvoir et de la tyrannie (avec parfois quelques dérives interprétatives). Sylvie

FRANCHET D'ESPÈREY démontre pour sa part de façon tout à fait convaincante que le thème central de la *Thébaïde* n'est autre que celui qu'a annoncé Stace lui-même dès les premiers mots de son épopée : *fraternae acies*, le conflit entre frères. Plus précisément, cette étude clarifie la démarche du poète dans le choix et le traitement du mythe tragique d'Étéocle et de Polynice, archétype légendaire des guerres fratricides : il apparaît que Stace s'est emparé du mythe pour en faire une sorte d'épure de ce type de conflit, en poussant à leur paroxysme les tensions et les passions en jeu dans le mythe, jusqu'à l'ériger en paradigme absolu du Conflit par excellence. L'épopée de Stace privilégie donc la portée universelle et intemporelle du mythe thébain, loin de toute lecture « à clés » subordonnée à l'actualité du moment, mais en rejoignant sur un plan plus général des préoccupations éthiques et métaphysiques du temps. Pour montrer cela, et c'est la grande nouveauté de cette recherche, Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY s'appuie sur les analyses de René GIRARD sur la violence conflictuelle, qui fournit une grille de lecture particulièrement adéquate et probante, et donne à cette étude une solide unité. Le fait est que la *Thébaïde* est à la fois une œuvre de haute culture, une épopée « savante » où les jeux d'émulation et d'allusivité littéraires jouent un rôle déterminant, et une œuvre de portée universelle, qui aborde par le biais du mythe une problématique profonde de la condition humaine. La grande difficulté est de mener conjointement ces deux approches, toutes deux pertinentes et difficilement dissociables : celle de l'intertextualité littéraire et celle de l'anthropologie morale. Sylvie FRANCHET D'ESPÈREY s'y emploie avec beaucoup de rigueur et de force de conviction. Sa démonstration, claire et bien menée, parfaitement documentée tout en évitant l'érudition gratuite, va droit au but et se lit avec plaisir. Les rapprochements avec les sources (Euripide) et les modèles (Virgile, Lucain), l'étude des influences philosophiques (Sénèque) et les perspectives ouvertes sur l'ambiance morale de l'ère flavienne offrent autant d'aperçus éclairants sur un poème que son auteur considérait comme son œuvre majeure, celle dans laquelle il avait mis le plus de lui-même.

La première partie pose le problème du conflit fratricide comme thème central de l'œuvre, et démonte la façon dont s'articulent les deux conflits imbriqués dans la *Thébaïde* : le conflit guerrier entre Thèbes et Argos, et le conflit interpersonnel entre Étéocle et Polynice. Puis, l'auteur examine à la lumière de cette analyse la composition du poème pour faire justice du grief de manque d'unité souvent formulé à son encontre, en s'inspirant notamment des travaux de R. LESUEUR sur le principe de l'*agôn*, et en justifiant la nécessité du chant XII, parfois jugé (à tort) comme un « happy end » artificiel. La troisième partie étudie les comparaisons épiques liées au thème du conflit, et dont le traitement reflète très précisément la structure et l'évolution de ce dernier. S. FRANCHET D'ESPÈREY analyse ensuite le processus de déshumanisation par la violence, à travers les motifs de la *feritas* et de l'*immanitas* (et son corollaire l'*impietas* titanesque) ; des points sur lesquels le rapprochement avec Sénèque éclaire parfaitement le texte de Stace. La cinquième partie est consacrée au mécanisme tragique qui conduit du *furor* au *nefas*, et au rôle de la Furie Tisiphone, à laquelle Stace a donné un relief particulier. Par antithèse, le chapitre suivant traite des formes de résistance et d'opposition à la violence : principalement le rôle des femmes et les abstractions personnifiées, comme *Pietas* (dans laquelle l'auteur voit une véritable allégorie de la non-violence) et *Clementia*, mais aussi l'apologie stoïcisante de la *natura*, et le thème des larmes comme critère du retour à l'humanité. Dans le chapitre VII enfin, S. FRANCHET D'ESPÈREY s'élève du plan moral au plan métaphysique, et envisage le problème du Mal dans la *Thébaïde*, où elle voit l'esquisse d'une forme de dualisme. Face à Tisiphone, véritable allégorie du Mal, puissante et autonome, Jupiter apparaîtrait dans une position affaiblie ou ambiguë, ce qui conduirait à l'idée paradoxale (et contraire à la

doctrine stoïcienne) d'un destin impie. C'est par la promotion des vertus personnifiées et surtout par l'exaltation de la *uirtus* humaine que le poète cherche à combler cette béance, débouchant sur une sorte d' « anthropodicée » qui contrebalance le sentiment d'éloignement vis-à-vis de la Divinité. L'étude s'achève par une tentative de reconstitution de la genèse intellectuelle de l'œuvre (qui met notamment en valeur l'influence probable du *Bellum Capitolinum* du père de Stace), et par une brève comparaison avec les contemporains, Silius Italicus et Valérius Flaccus. Un index des passages cités (incluant Virgile et Lucain) et un index général viennent compléter utilement l'ouvrage.

Cette étude, neuve et stimulante à bien des égards, ouvre un certain nombre de perspectives pour lesquelles elle constitue un point de référence de premier ordre : on pense notamment à la question des rapports entre épopée et tragédie, qui affleure à plusieurs reprises en contrepoint de la problématique anthropologique et métaphysique. Elle rejoint aussi le problème de la diffusion du Stoïcisme (et de ses limites éventuelles) dans les milieux cultivés de la fin du premier siècle. Elle devrait enfin contribuer à la redécouverte d'un poème épique aux résonances finalement très modernes, en raison précisément de son universalité, et qui mérite une meilleure place dans les études supérieures que celle que lui réservaient, jusqu'à ces sept ou huit dernières années, les manuels de Littérature latine.

François RIPOLL.

Eugenia MASTELLONE IOVANE, *L'*auctoritas *di Virgilio nel commento di Porfirione ad Orazio* : Naples, Loffredo, 1998, 224 pages.

Dans son commentaire à l'œuvre d'Horace Porphyrion se réfère avec une prédilection toute particulière à Virgile. Le poète de Mantoue est cité 163 fois, afin d'éclairer 146 passages d'Horace; la plupart de ces citations — 132 au total — concernent des questions d'ordre grammatical ou stylistique. Comparés à Virgile, les autres écrivains latins, même les plus illustres, ne sont utilisés que de façon très parcimonieuse. À ne tenir compte que des citations à visée linguistique, le classement est le suivant : Lucilius (24 citations), Térence (19 citations), Plaute (9), Perse (8), Ennius (6), Salluste (5), Lucrèce et Cicéron (3 citations chacun), Ovide (une seule). Une place à part revient à Homère, cité 15 fois pour des questions de langue ou de métrique, sans compter quelques autres références de portée plus générale.

Or, pour en revenir à Virgile, M^me^ E. MASTELLONE IOVANE a constaté que Porphyrion a dans l'*auctoritas* de ce poète une confiance tout à fait extraordinaire, très supérieure à celle que lui témoignent non seulement les autres commentateurs antiques d'Horace, mais aussi l'ensemble des grammairiens et glossateurs de l'Antiquité tardive. Ce serait donc à tort, semble-t-il, que l'on rattache Porphyrion à un courant archaïsant. Il reflèterait au contraire le moment (fin du II^e^ siècle) où s'est cristallisée dans l'opinion des lettrés romains une admiration presque exclusive pour Virgile, tandis que les grammairiens et commentateurs plus tardifs témoigneraient d'un retour à un jugement plus équilibré.

L'auteur analyse les différentes façons dont sont utilisées les citations de Virgile dans le commentaire d'Horace : pour établir un parallèle entre les deux poètes, ou pour opposer une expression d'Horace à son équivalent virgilien, ou encore pour signaler un lien de filiation, l'emprunteur étant évidemment Horace. Les domaines considérés sont aussi variés que le commentaire de Porphyrion lui-même : vocabulaire, syntaxe, stylistique, métrique. Partout l'usage virgilien est érigé en un modèle absolu et insurpassable. Sont pris en compte également les passages où Porphyrion

se trompe; l'origine et la portée de ces erreurs sont expliquées avec clairvoyance. Par-delà Porphyrion, le travail de M^me^ MASTELLONE IOVANE projette quelques lumières sur le Pseudo-Acron, sur Servius et le Servius de Daniel, sur Priscien, Diomède et d'autres.

Les analyses sont soigneusement menées; les notes infrapaginales fourmillent de références; voilà donc Porphyrion replacé dans une perspective plus juste. Il reste que le sujet est assez mince, et que tout cela pouvait être dit en cinquante pages.

Hubert ZEHNACKER.

Hans BERNSDORFF, *Das « Fragmentum Bucolicum Vindobonense » (P. Vindob. Rainer 29801)* Einleitung, Text und Kommentar (coll. « Hypomnemata », Heft 123) : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1999, 178 pages + 2 planches insérées en milieu de volume.

Ce papyrus viennois, de la collection de l'Archiduc Rainier, connu depuis 1932 (Inv. 29801; *M.P.E.R.* (n.s.), I, p. 77 à 82, editio princeps par H. ŒEllacher) a fait couler de l'encre en proportion des problèmes qu'il pose. De dimensions 19 cm par 13 cm au mieux, il présente 57 vers, tous lacunaires, sur deux faces d'une feuille de papyrus extraite d'un codex. Si l'on accepte la datation par l'écriture au II^e^ siècle, cela en fait le plus ancien spécimen de codex de papyrus. Seuls les critères internes peuvent fournir des indices; par exemple les chiffres grecs 48 et 49 qui figurent en bas de page, ne doivent pas en être la numération, mais des indications stichométriques. Et, pour tout le reste, *alii alia dicunt*; c'est dire la légitimité de cette étude, qui propose une reconstruction du poème mais surtout veut le commenter en s'attachant à découvrir les lectures de son auteur et les écrivains ultérieurs qui le connaissaient et l'ont imité. Travail assurément très difficile, et dont voici les résultats selon H. BERNSDORFF : Pan et Silène sont les personnages du début; celui-ci reproche vertement à celui-là d'avoir perdu sa flûte et Pan, dans la seconde partie, invente un nouvel instrument, la « syrinx » dont il semble qu'il va jouer à Mycènes (la cité de Persée), pour la perdre à nouveau. C'est donc à l'élaboration de la syrinx que nous assistons, mais il est vain de chercher l'auteur (Euphorion, Bion, Nicandre voire Nestor de Laranda ont été avancés jadis, mais sans preuves sérieuses). Pour H. BERNSDORFF, l'auteur est d'époque hellénistique tardive. Il croit pouvoir en démontrer l'influence sur l'auteur de la *Déploration de la mort de Bion* (pseudo-Moschos) qui lui serait nettement postérieure. Il étudie les influences sur Christodore (*A.P.* II, *Description du « Zeuxippe »*), sur Nonnos (deux passages parallèles au chant XLII, et six autres parallélismes) ainsi que le pseudo-Méléagre auteur du *Retour du printemps* (*A.P.* IX, 363).

Ensuite, les auteurs latins font l'objet de l'enquête de H. BERNSDORFF; négative pour Ovide (*Métamorphoses* I, 711 suit une autre version de la création de l'instrument) et pour Virgile, dont la VI^e^ *Bucolique* ne révèle pas une connaissance de ce poème, l'enquête aboutit pour Némésien, dont la *Troisième Églogue* présente de nombreux passages parallèles à ce texte, et pour le vers 75 de ce fragment, si proche du vers 17 de Némésien, H. BERNSDORFF s'apppuie sur une toute récente correction de M. L. WEST (*Cl. Quat.* 1997, « Quand la harpe devient une flûte de Pan »). Un rapprochement avec Properce I, 9, suggéré par J. C. KAMERBEEK, n'est pas retenu.

Le commentaire, d'une minutie scrupuleuse, se veut exhaustif; en 90 pages il aborde toutes les questions de vocabulaire, et suggère la culture de l'auteur anonyme, argument pour ne pas le dater d'époque impériale.

En résumé, aussi bien pour l'origine de la syrinx (dont les roseaux sont joints par de la cire et non du miel), pour le motif des concours musicaux que nous entendons évoquer à deux reprises, ou pour la connaissance des auteurs tardifs, cet anonyme (le n° 1858 du recueil de Pack²) doit retenir notre attention, et ce travail fournit l'état actuel de la recherche à son sujet.

Patrice CAUDERLIER.

The passions in Roman thought and literature, edited by Susanna MORTON BRAUND and Christopher GILL : Cambridge University Press, 1997, X-266 pages.

Si l'on savait depuis longtemps que la littérature latine et la philosophie entretenaient des rapports étroits, il convenait toutefois d'approfondir ce principe général en s'attachant à des problèmes plus précis. Tel est l'objet de ce livre qui reprend des communications présentées à l'Université d'Exeter. C'est donc l'analyse des passions qui fait l'unité de ces chapitres variés. D. P. FOWLER analyse la colère pour conclure que la théorie épicurienne a peu d'échos dans la littérature latine d'autant plus que « la littérature n'analyse pas les passions, mais les crée ». A. ERSKINE s'interroge sur l'expression du chagrin chez Cicéron et montre comment les philosophes analysent les passions et leur mécanisme, alors que Cicéron utilise ces données pour maîtriser et soigner son chagrin. Cette utilisation est liée à une expérience personnelle, la mort de Tullia, qui a eu lieu avant la rédaction des *Tusculanes*. M. WILSON s'intéresse également au chagrin dans les lettres de Sénèque, toutefois en se concentrant sur la tradition de la consolation et son utilisation par Sénèque dans les Lettres 93 et 99. S. MORTON BRAUND analyse le chagrin et, surtout, la colère dans la satire 13 de Juvénal pour montrer la présence de thèmes philosophiques, parfois sous la forme de parodie, et fait également ressortir les échos de Sénèque. Les chapitres suivants portent sur les passions dans la littérature, entendons l'art de susciter les passions chez le lecteur (ou l'auditeur). A. SCHIESARO examine les tragédies de Sénèque et rejetant la présence d'éléments stoïciens, communément admise, insiste plutôt sur leur caractère irrationnel. R. WEBB s'attache à l'émotion dans la rhétorique et aux moyens de la susciter : elle souligne le rôle de l'*enargeia* ou de la *phantasia* qui fait appel à l'imagination et à l'image mentale. D. S. LEVENE s'interroge sur la peur et la pitié dans les *Histoires* de Tacite (mort de Vitellius) en liaison avec cette tradition rhétorique. Les derniers chapitres du volume concernent les liens entre la théorie stoïcienne des passions et la description des émotions intenses dans la littérature latine. J. BOOTH envisage la mort et la maladie chez Catulle. M. R. WRIGHT étudie la colère dans l'*Énéide*, et, plus précisément, les liens entre colère et courage, et s'interroge sur les échos aristotéliciens dans le poème. E. FANTHAM examine les liens entre envie, peur et haine chez Stace. Stace s'inspire d'une tradition épique et tragique, mais insiste si fortement sur les forces destructrices que les échos stoïciens, souvent suggérés, sont difficiles à apprécier. C. GILL enfin analyse longuement les liens entre passions et folie dans la poésie romaine. Il évoque Énée puis Phèdre et Médée pour analyser cette folie « acratique » qui ne peut se contrôler et à laquelle cède l'individu ; c'est chez les stoïciens qu'il en trouve l'origine car, selon ces philosophes, céder à la passion conduirait à la folie.

Tel est donc ce recueil dans sa diversité. Plusieurs questions communes apparaissent, toutefois, et permettent de tendre des fils entre des préoccupations variées : le rôle du stoïcisme, sans aucun doute, la folie ou encore l'écriture des passions. La colère d'Énée et la mort de Turnus constituent un débat sans cesse renouvelé qui trouve plusieurs solutions dans ce volume même. Telle ou telle interprétation

peut sans doute prêter à discussion ou ne pas convaincre. Mais il s'agit là d'un volume très stimulant.

Michèle DUCOS.

Malcolm SCHOFIELD, *The Stoic Idea of the City* : Chicago & London, The University of Chicago Press, 1999 (éd. augm., 1re éd. 1991), 176 pages.

Cette réédition de l'ouvrage de M. SCHOFIELD, professeur à l'Université de Cambridge et spécialiste de philosophie ancienne, complète l'étude parue en 1991 par un avant-propos de Martha C. NUSSBAUM et un épilogue de l'auteur. Il s'agit là de la première tentative systématique pour restituer ce qui peut être reconstruit des œuvres les plus importantes de la philosophie politique stoïcienne, en particulier de la *République* de Zénon. S'attachant à mettre en lumière cet aspect longtemps négligé de la pensée du Portique, M. SCHOFIELD a en effet le mérite de s'appuyer sur les témoignages des anciens stoïciens, essentiellement ceux de Zénon et de Chrysippe, beaucoup moins sollicités jusque-là que les grands auteurs romains dont ils sont pourtant la source. C'est dire l'intérêt de ce travail dont le résultat, malgré la difficulté de la tâche, car les textes n'existent qu'à l'état fragmentaire, est assez remarquable.

Après un premier chapitre consacré à un examen minutieux et critique des apports de Cassius le Sceptique qui, selon Diogène Laërce, constitue la principale référence en ce qui concerne la *République* de Zénon, M. SCHOFIELD met en lumière, dans le chapitre intitulé « City of love », la place d'Eros comme garant de la concorde et de l'harmonie (ὁμόνοια) dans la cité idéale conçue par Zénon. Comme l'a bien souligné M. C. NUSSBAUM dans son avant-propos, l'auteur fait apparaître l'importance en ce domaine des emprunts platoniciens tout en approfondissant la doctrine stoïcienne de l'amour : plutôt élan (ἐπιβόλη) vers la beauté que passion (πάθος), il remplit un véritable rôle protreptique et n'est donc pas de ce fait condamné, puisqu'il a en vue la conversion de l'aimé, son accession à la sagesse et à la vertu. M. SCHOFIELD montre aussi l'originalité de Zénon qui, contrairement au modèle spartiate dont il s'est probablement inspiré, ne privilégie pas nécessairement les relations homosexuelles, mais admet l'aptitude des femmes à la sagesse et reconnaît la haute valeur civique que peuvent avoir aussi les relations amoureuses hétérosexuelles ; comme l'auteur le fait plaisamment remarquer, la cité de Zénon, qui n'a rien de guerrier, n'est pas plus un « male club » que celle de Platon.

Le chapitre III consacré à « la cité cosmique » s'appuie sur le témoignage de Dion de Pruse (36e *logos*) qui, dans sa propre réflexion sur la cité, et malgré la marque indéniable de Platon, rend compte des vues stoïciennes sur le sujet. L'apport essentiel du Portique est constitué par la notion de « citoyenneté mondiale » ou cosmopolitisme : selon la thèse développée en particulier par Chrysippe, dans un univers défini comme « la maison commune des hommes et des dieux », la loi tire son autorité non pas de l'état ou de la cité, mais de la raison qui n'est pas une simple aptitude à réfléchir, mais implique une adhésion à un certain nombre de valeurs, condition indispensable pour appartenir à la même communauté.

Enfin, le chapitre IV rappelle l'énorme influence exercée par Zénon sur tout le stoïcisme, principalement à travers les traités de Cléanthe et de Chrysippe dont il est le fondement. Paradoxalement, en privilégiant les préoccupations éthiques, la cité cosmique élaborée par la *République* ouvre la voie à une réflexion dont le centre n'est plus la πόλις, mais qui annonce la théorie de la loi naturelle, le *ius naturale* tel qu'il apparaît dans le *De officiis* de Cicéron et dans le *Digeste*.

Une série d'appendices complète cette étude, apportant d'utiles mises au point, entre autres sur la question du mariage ou sur les rapports — improbables — suggérés par Plutarque, de l'entreprise d'Alexandre avec l'idéal de Zénon. Quant à l'épilogue que comporte la présente édition, il prend en compte un autre livre, *Saving the City*, paru à Londres en 1999, par lequel M. SCHOFIELD a prolongé son travail ; il pose en particulier le problème de la réalisation effective de la cité imaginée par Zénon et souligne l'empreinte profonde du cynisme sur sa pensée. Par les précisions et les nuances qu'il introduit, cet épilogue confirme l'importance de l'ouvrage pour tous ceux qui s'intéressent à la pensée politique antique et, plus spécialement, à la contribution des stoïciens dans ce domaine. Outre des citations substantielles présentées dans leur traduction et le souci constant de vérifier la validité des témoignages fournis par le matériau doxographique, il convient aussi de louer l'élégance du style qui ne fait qu'ajouter à l'agrément de la lecture.

Régine CHAMBERT.

Sciences historiques.

Peter GARNSEY, *Cities, Peasants and Food in Classical Antiquity. Essays in Social and Economic History*, edited with addenda by Walter SCHEIDEL : Cambridge, University Press, 1998, XVI-336 pages.

On a réuni dans ce volume seize études d'histoire économique et sociale produites entre 1974 et 1996 par un des meilleurs spécialistes actuels en ce domaine. Elles se répartissent en trois sections, consacrées respectivement aux cités, au monde rural et aux problèmes de l'approvisionnement et des famines. La parenté étroite de ces trois domaines ainsi que la grande cohérence dans la pensée et la méthode de l'auteur expliquent qu'à l'inverse de ce qui se produit souvent dans ce genre de recueils nous soyons en présence ici d'un vrai livre, solidement construit et fermement articulé. Les textes originaux ont fait l'objet d'un toilettage soigné et d'une mise à jour bibliographique ; deux d'entre eux, qui avaient d'abord paru en une version française, sont restitués à leur langue maternelle. La plupart des contributions sont suivies d'un *addendum* rédigé par Walter SCHEIDEL, où sont indiquées en particulier les études qui ont pris la suite (ou le contre-pied) de l'article correspondant de Peter GARNSEY ; il s'agit là, pensons-nous, d'une excellente initiative, qui fait bien voir qu'aucune question, ou presque, n'est jamais définitivement close et que la science n'existe que si elle est constamment en marche.

Pour la commodité du lecteur nous donnons les sujets des seize articles, avec une indication sommaire de leur provenance. I. Les cités. 1) Le déclin de l'aristocratie urbaine sous l'Empire (*A.N.R.W.* II, 1) ; 2) Le rôle économique des affranchis indépendants dans l'Italie romaine (*Klio* 63, 1981) ; 3) Économie et société à Milan sous le Principat (*P.B.S.R.* 44, 1975) ; 4) Les investissements fonciers en milieu urbain (*Studies in Roman property*, éd. M. I. Finley, Cambridge, 1976) ; 5) Les travailleurs du bâtiment à Sardes au Bas-Empire (*L'origine des richesses dépensées dans la ville antique*, éd. P. Leveau, Aix-en-Provence, 1985). — II. Les paysans. 6) Les paysans dans la société romaine (*Journal of Peasant Studies* 3, 1976) ; 7) Où vivaient les paysans italiens ? (*P.C.Ph.S.* 25, 1979) ; 8) Le travail non-servile dans le monde romain (*Non-slave labour in the Greco-Roman world*, éd. P. Garnsey, Cambridge, 1980) ; 9) La campagne au Bas-Empire (*Energeia : Mélanges H. W. Pleket*, Amsterdam, 1996) ; 10) L'économie montagnarde dans l'Europe méridionale (*Pastoral economies in Classical Antiquity*, éd. C. R. Whittaker, Cambridge, 1988). — III. L'approvisionnement. 11) Du blé pour Athènes (*Crux : Mélanges G.E.M. de Ste*